

JUIN 2017 63



7.8.9 JUILLET 2017
NORMANDIE

PLACEBO • PHOENIX • IGGY POP
FOALS • DIE ANTWOORD
H.F. THIEFAINE • MIDNIGHT OIL
IBRAHIM MAALOUF • MØME
EDITORS • METRONOMY
AIRBOURNE • HOUSE OF PAIN
BOYS NOIZE • SYNAPSON
BENJAMIN BIOLAY • TINARIWEN
MICHAEL KIWANUKA • HER
JAGWAR MA • GRANDADDY
ECHO & THE BUNNYMEN

ET AUSSI

WARHAUS • YAK • FAI BABA
AEROBRASIL • DAISY • N3RDISTAN
...

ÉDITO

C'est une vague. Au moment où nous bouclons ce numéro, le parti du président de la République s'apprête à conclure son opération sur l'Assemblée Nationale en se dotant d'une écrasante majorité. Est-ce pourtant ce qu'il faut retenir de la période électorale qui s'achève en ce mois de juin ?

Le 11 juin 2017, 15% des électrices et électeurs inscrit.e.s sur les listes électorales ont choisi d'accorder leur voix à ce parti. L'hégémonie à venir sur les institutions et l'abstention croissante lors de scrutins pourtant déterminants sont le signe d'une fatigue. Notre République est fatiguée, nous sommes fatigué.e.s.

Celles et ceux qui ont toujours refusé une plus grande représentation s'émeuvent aujourd'hui des résultats qui mettent en place un presque parti unique mais ont toujours refusé le scrutin proportionnel. Les vieux partis politiques, ringardisés, qui ont parfois préféré présenter des candidats se targuant de l'étiquette « majorité présidentielle », sont en voie de disparition. De fait, pourquoi choisir un ersatz quand il est possible d'avoir l'original ?

La formulation d'offres alternatives est nécessaire, ne serait-ce que pour donner de l'air à notre démocratie. Notre République est fatiguée, nous ne pouvons pas dormir.

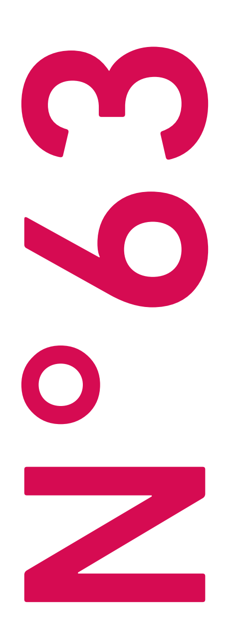
Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

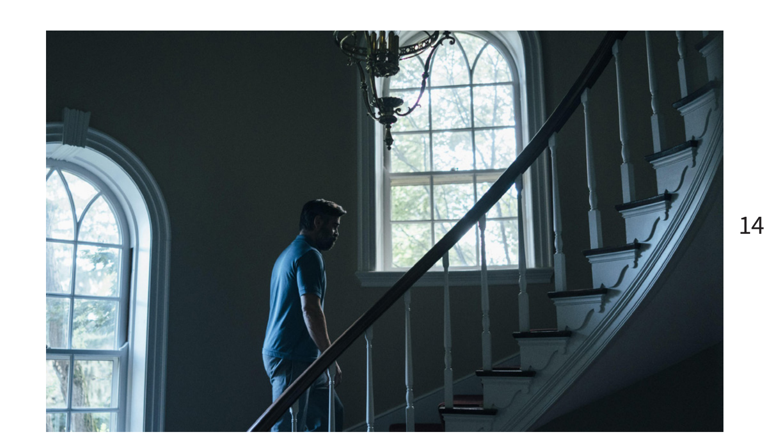
maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 66 rue Julien Lacroix, 75020 Paris.
RNA : W502002188. SIREN : 751793555.
ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.
Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.
Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein.
L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-en-Cotentin, le ministère de la culture et la communication, le ministère de la ville, de la jeunesse et des sports et Google.
L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.
Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.
Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

CE MOIS




14


24


32


40

la meilleure contraception est celle que l'on choisit en connaissance de cause

QUAND J'AVAIS 16 ANS, J'AI EU MA PREMIÈRE RELATION SÉRIEUSE AVEC UN GARÇON.



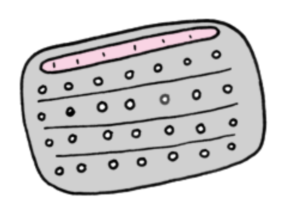
LA GYNÉCO M'A POSÉ QUELQUES QUESTIONS.



JE SUIS ALLÉE À LA PHARMACIE ACHETER MA PILULE.



J'AI PRIS LA PILULE PENDANT UN PEU PLUS D'UN AN.



AU DÉBUT, J'AI REMARQUÉ QUE MES SEINS AVAIENT GROSSI

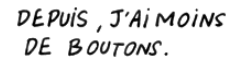


J'AI ARRÊTÉ LA PILULE PENDANT UN AN, PUIS J'AI RECOMMENCÉ À LA PRENDRE. MES SEINS ONT ENCORE GROSSI.



RÉCEMMENT, J'AI DÉFINITIVEMENT DIT ADIEU À LA PILULE.







J'AI PLUS DE CRISES DE NERFS OÙ JE PLEURE SANS RAISON.

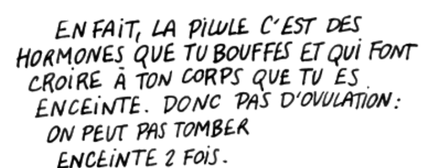


CE QUI EST BIEN AVEC LA PILULE, C'EST QU'ON PEUT CONTRÔLER SON CYCLE MENSTRUEL.

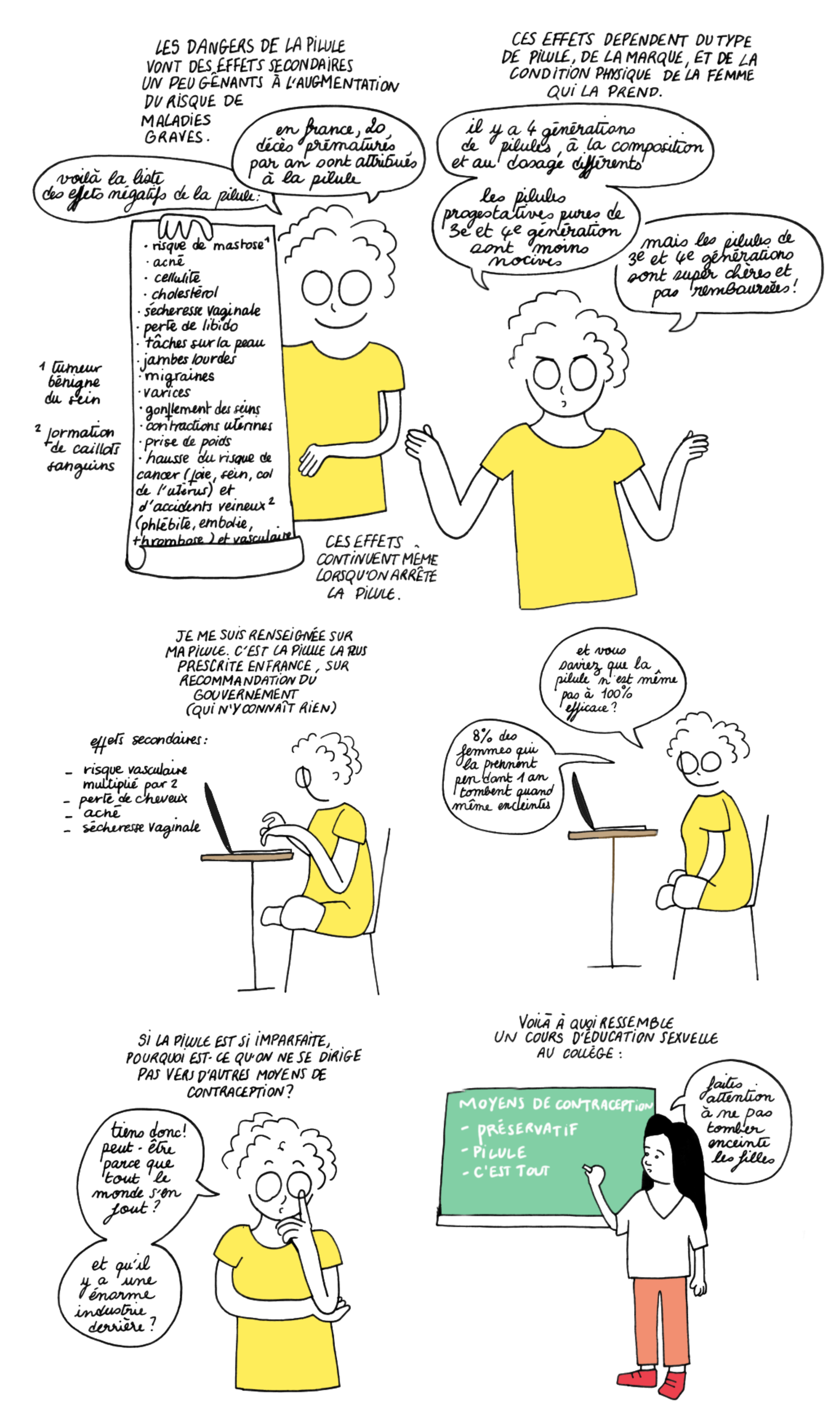


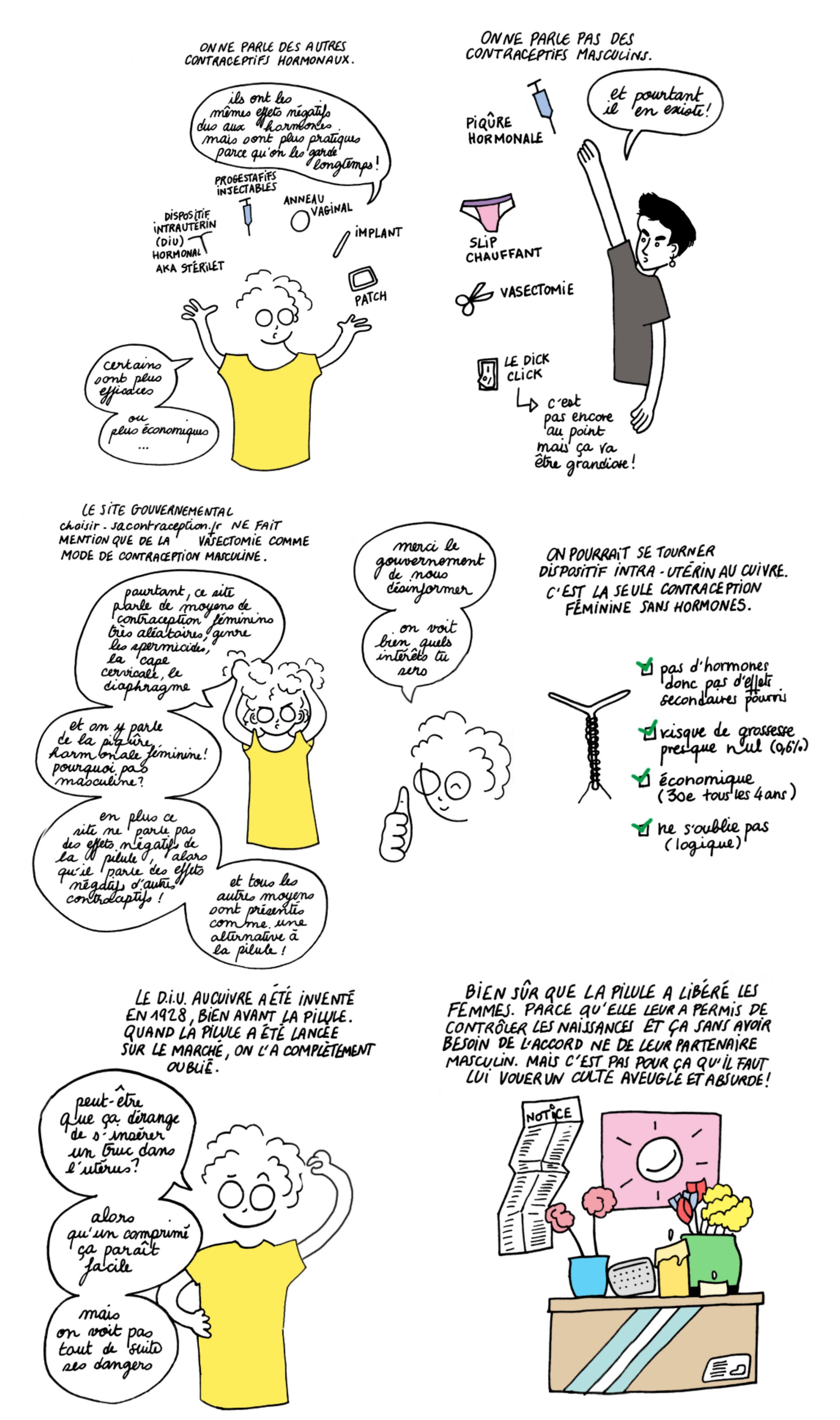
MAIS ÇA A PLEIN D'EFFETS SECONDAIRES PAS COOL.

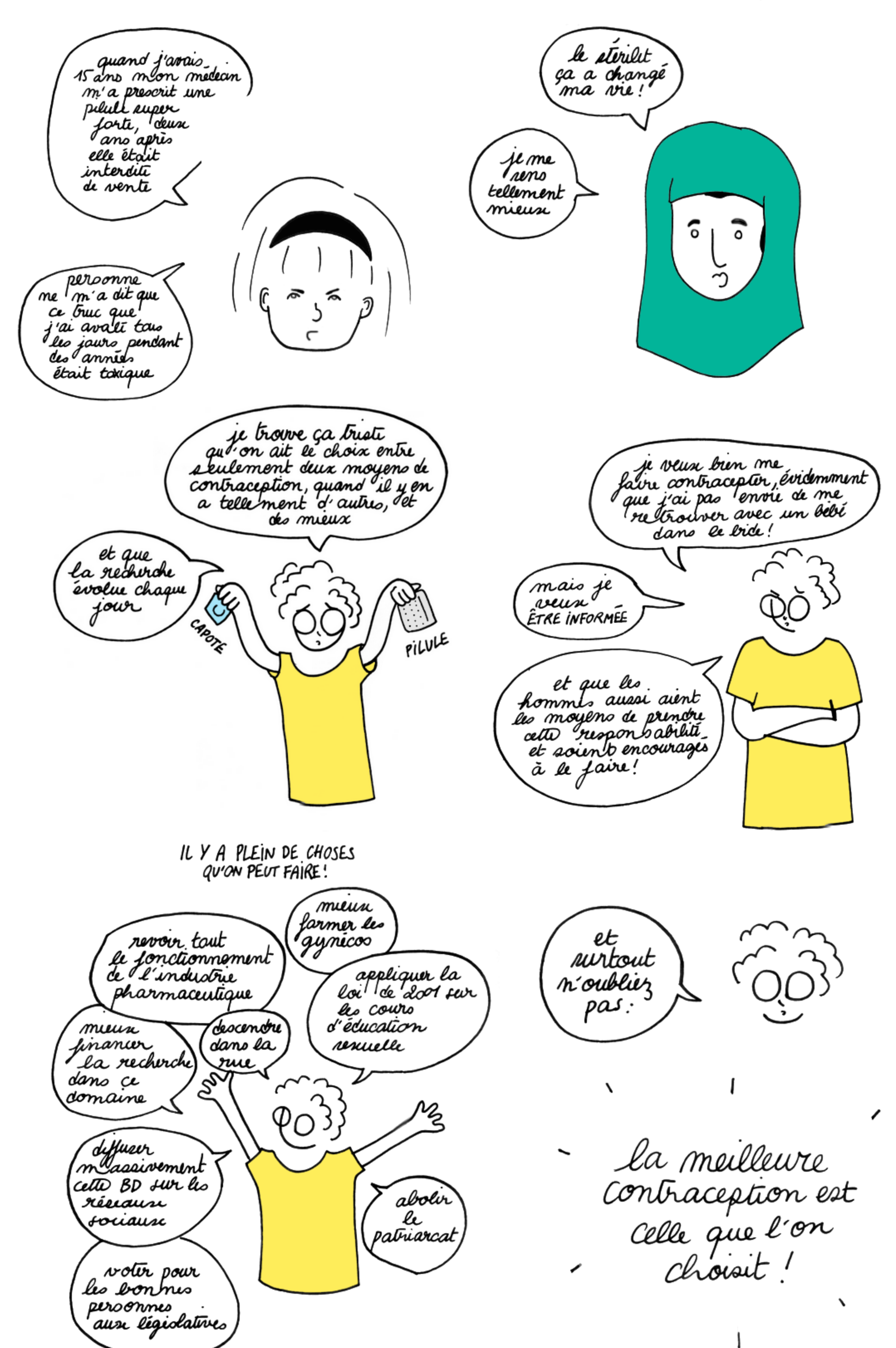







LES DANGERS DE LA PILULE VONT DES EFFETS SECONDAIRES UN PEU GÊNANTS À L'AUGMENTATION DU RISQUE DE MALADIES GRAVES.
en France, 20 décès prématurés par an sont attribués à la pilule
voilà la liste des effets négatifs de la pilule :
· risque de mastose[1]
· acné
· cellulite
· cholestérol
· sécheresse vaginale
· perte de libido
· tâches sur la peau
· jambes lourdes
· migraines
· varices
· gonflement des seins
· contractions utérines
· prise de poids
· hausse du risque de cancer (foie, sein, col de l'utérus) et d'accidents veineux[2] (phlébite, embolie, thrombose) et vasculaire
1 tumeur bénigne du sein
2 formation de caillots sanguins
CES EFFETS CONTINUENT MÊME LORSQU'ON ARRÊTE LA PILULE.
CES EFFETS DÉPENDENT DU TYPE DE PILULE, DE LA MARQUE, ET DE LA CONDITION PHYSIQUE DE LA FEMME QUI LA PREND.
il y a 4 générations de pilules, à la composition et au dosage différents
les pilules progestatives pures de 3e et 4e génération sont moins nocives
mais les pilules de 3e et 4e générations sont super chères et pas remboursées !
JE ME SUIS RENSEIGNÉE SUR MA PILULE. C'EST LA PILULE LA PLUS PRESCRITE EN FRANCE, SUR RECOMMANDATION DU GOUVERNEMENT (QUI N'Y CONNAÎT RIEN)
effets secondaires :
- risque vasculaire multiplié par 2
- perte de cheveux
- acné
- sécheresse vaginale
et vous saviez que la pilule n'est même pas à 100% efficace ?
8% des femmes qui la prennent pendant 1 an tombent quand même enceintes
SI LA PILULE EST SI IMPARFAITE, POURQUOI EST-CE QU'ON NE SE DIRIGE PAS VERS D'AUTRES MOYENS DE CONTRACEPTION ?
tiens donc ! peut-être parce que tout le monde s'en fout ?
et qu'il y a une énorme industrie derrière ?
VOILÀ À QUOI RESSEMBLE UN COURS D'ÉDUCATION SEXUELLE AU COLLÈGE :
MOYENS DE CONTRACEPTION
- PRÉSERVATIF
- PILULE
- C'EST TOUT
faites attention à ne pas tomber enceinte les filles


ON NE PARLE DES AUTRES CONTRACEPTIFS HORMONAUX.
ils ont les mêmes effets négatifs dus aux hormones mais sont plus pratiques parce qu'on les garde longtemps!
PROGESTATIFS INJECTABLES
ANNEAU VAGINAL
DISPOSITIF INTRAUTÉRIN (DIU) HORMONAL AKA STÉRILET
IMPLANT
PATCH
certains sont plus efficaces
ou plus économiques ...
ON NE PARLE PAS DES CONTRACEPTIFS MASCULINS.
PIQÛRE HORMONALE
et pourtant il en existe!
SLIP CHAUFFANT
VASECTOMIE
LE DICK CLICK
c'est pas encore au point mais ça va être grandiose!
LE SITE GOUVERNEMENTAL choisir-sacontraception.fr NE FAIT MENTION QUE DE LA VASECTOMIE COMME MODE DE CONTRACEPTION MASCULINE.
pourtant, ce site parle de moyens de contraception féminins très aléatoires, genre les spermicides, la cape cervicale, le diaphragme
et on y parle de la piqûre hormonale féminine! pourquoi pas masculine?
en plus ce site ne parle pas des effets négatifs de la pilule, alors qu'il parle des effets négatifs d'autres contraceptifs!
et tous les autres moyens sont présentés comme une alternative à la pilule!
merci le gouvernement de nous désinformer
on voit bien quels intérêts tu sers
ON POURRAIT SE TOURNER DISPOSITIF INTRA-UTÉRIN AU CUIVRE. C'EST LA SEULE CONTRACEPTION FÉMININE SANS HORMONES.
pas d'hormones donc pas d'effets secondaires pourris
risque de grossesse presque nul (0,6%)
économique (30e tous les 4 ans)
ne s'oublie pas (logique)
LE D.I.U. AU CUIVRE A ÉTÉ INVENTÉ EN 1928, BIEN AVANT LA PILULE. QUAND LA PILULE A ÉTÉ LANCÉE SUR LE MARCHÉ, ON L'A COMPLÈTEMENT OUBLIÉ.
peut-être que ça dérange de s'insérer un truc dans l'utérus?
alors qu'un comprimé ça paraît facile
mais on voit pas tout de suite ses dangers
BIEN SÛR QUE LA PILULE A LIBÉRÉ LES FEMMES. PARCE QU'ELLE LEUR A PERMIS DE CONTRÔLER LES NAISSANCES ET ÇA SANS AVOIR BESOIN DE L'ACCORD NI DE LEUR PARTENAIRE MASCULIN. MAIS C'EST PAS POUR ÇA QU'IL FAUT LUI VOUER UN CULTE AVEUGLE ET ABSURDE!
NOTICE


LE VRAI PROBLÈME, C'EST QU'ON NE NOUS DEMANDE PAS NOTRE AVIS.
quand j'avais 15 ans mon médecin m'a prescrit une pilule super forte, deux ans après elle était interdite de vente
personne ne m'a dit que ce truc que j'ai avalé tous les jours pendant des années était toxique
LA CONTRACEPTION, C'EST PAS FORCÉMENT UNE CORVÉE HORRIBLE.
le stérilet ça a changé ma vie !
je me sens tellement mieux
je trouve ça triste qu'on ait le choix entre seulement deux moyens de contraception, quand il y en a tellement d'autres, et des mieux
et que la recherche évolue chaque jour
CAPOTE
PILULE
je veux bien me faire contracepter, évidemment que j'ai pas envie de me retrouver avec un bébé dans le bide !
mais je veux ÊTRE INFORMÉE
et que les hommes aussi aient les moyens de prendre cette responsabilité et soient encouragés à le faire !
IL Y A PLEIN DE CHOSES QU'ON PEUT FAIRE !
revoir tout le fonctionnement de l'industrie pharmaceutique
mieux former les gynécos
appliquer la loi de 2001 sur les cours d'éducation sexuelle
mieux financer la recherche dans ce domaine
descendre dans la rue
diffuser massivement cette BD sur les réseaux sociaux
abolir le patriarcat
voter pour les bonnes personnes aux législatives
et surtout n'oubliez pas :
la meilleure contraception est celle que l'on choisit !



Benoît Michaëly pour Maze Magazine



CANNES 2017
AVEC LE CINÉMA, ON PARLE DE TOUT

Diane Lestage

“ Je ne veux parler que de cinéma, pourquoi parler d’autre chose ? Avec le cinéma on parle de tout, on arrive à tout.” Jean-Luc Godard avait raison et cette citation résonne encore. Lui qui bien que physiquement absent était plus que jamais présent pour cette 70ème édition du Festival de Cannes. Magnifiquement interprété par un Louis Garrel métamorphosé dans Le Redoutable de Michel Hazanavicius (reparti bredouille de cette compétition), le Maestro du cinéma a brillé par sa non présence dans le touchant documentaire d’Agnès Varda et du photographe JR où il apporte une certaine contribution au scénario.

Et si on peut parler de tout au cinéma, on parle aussi de sujets qui résonnent avec l’actualité. Ce n’est pas un hasard si une grande majorité des journalistes français - nous compris - avaient l’espoir que la fresque de Robin Campillo, sur le combat d’Act up, 120 battements par minute reparte avec la Palme d’or. Au même moment où Cyril Hanouna stigmatisent humilie la communauté gay, montrant que l’homophobie est malheureusement plus que présente aujourd’hui en France. Le film repartira finalement avec un Grand Prix largement mérité.

Mais finalement après dix jours de cinéma, de débats interminables dans des files d’attentes elles-aussi interminables, de coups de soleil, d’un nombre incalculable de cafés gratuits pour tenir, de pronostics vains, de coups de cœur et de déception, le jury a tranché et c’est le film The Square de Ruben Östlund qui repart palmé. Un résultat que l’on ne comprend toujours pas. Notre autre gros coup de coeur du festival, L’Amant double qui méritait amplement d’enfin récompenser le réalisateur français François Ozon est quant à lui reparti les mains vides. Mais nous avons été heureux et en accord avec le jury pour Sofia Coppola (prix de la mise en scène pour Les Proies), Diane Kruger (prix de l’interprétation féminine pour Aus dem nichts de Fatih Akin) et Joaquin Phoenix (prix d’interprétation masculine pour You were never really here de Lynne Ramsay). Mise à mort du cerf sacré de Yorgos Lanthimos (prix du scénario ex-aequo) et Happy end de Michael Haneke continue quant à eux de diviser notre rédaction mais que serait le cinéma sans ces désaccords ?

Et si il y a bien un film pour lequel nous sommes montés au septième ciel, c’est Jeune Femme de Leonor Séraille avec la fascinante Laetitia Dosch, qui repart de la Croisette avec la Caméra d’or. Parce que c’est un premier film, parce que c’est un film fait par des femmes, parce que c’est un film qui parle des femmes, parce que comme l’a souligné l’actrice Jessica Chastain le Festival de Cannes ne met pas encore assez en avant les femmes d’aujourd’hui que l’on croise tous les jours mais qu’on a bon espoir. Un jour on arrêtera de souligner la présence de femmes à des postes importants d’un tournages parce que ce sera devenu banal. On attend ce jour avec impatience et le 71ème festival nous donnera peut-être raison.

« MISE À MORT DU CERF SACRÉ » THRILLER MYTHOLOGIQUE

Le réalisateur grec Yorgos Lanthimos était de retour en compétition à Cannes avec un thriller surréaliste perturbant. À l'affiche de The Killing of a sacred deer (Mise à mort du cerf sacré), on retrouve les comédiens Nicole Kidman et Colin Farrell déjà présents dans le casting de The Beguiled de Sofia Coppola, également en compétition officielle. Un film un peu à part dans cette compétition et dont on ne ressort pas indemne, récompensé par le prix du meilleur scénario (ex aequo avec You were never really here de Lynne Ramsay)

Diane Lestage

Mise à mort du cerf sacré donne la nausée. Le réalisateur ébranle déjà le spectateur par le premier plan du film sanglant, une opération chirurgicale à cœur ouvert sur lequel la caméra s'obstine. Un plan qui semble annoncer toute l'horreur du film. Il n'y a rien à dire, Yorgos Lanthimos maîtrise parfaitement les codes du thriller, musique angoissante qui rythme la scénario, travelling avant, portes qui se ferment et lumière qui s'éteint sur la caméra. Du point de vue technique il n'y a vraiment rien à redire.

Le scénario raconte l'histoire d'un chirurgien (Colin Farrell) qui mène une vie idyllique dans une grande maison avec une femme aimante (Nicole Kidman) et deux enfants charmants. Régulièrement il voit le fils adolescent d'un patient qui n'a pas survécu à son opération. Le garçon s'immisce petit à petit de manière assez perverse dans la vie familiale du chirurgien. Un personnage qui révèle totalement le jeune comédien Barry Keoghan qui est assez impressionnant. Mise à mort du cerf sacré est un film au scénario en réalité beaucoup plus complexe que ne l'annonce le pitch. Le cinéaste y insuffle un peu de psychologie, un peu d'horreur mais surtout de l'absurde. Il nous rend inconfortable car les personnages sont en apparence beaucoup trop polis les uns envers les autres. Cependant, les dialogues évoluent vers des répliques choquantes et mêmes monstrueuses qui donnent des situations incongrues, et qui tendent vers le cinéma surréaliste.

Tragédie sacrée

Sous ce titre mystérieux Mise à mort du cerf sacré, se cache la symbolique du cerf, un des animaux les plus connus des différentes mythologies. Il est le symbole d'un passage entre la vie et la mort et de la fertilité. Le film est d'ailleurs empreint de mythe et de religieux. D'autant plus que Yorgos Lanthimos se serait librement inspiré d'une tragédie d'Euripide. Le style du tragédien athénien se retrouve en effet dans l'écriture du film. D'abord par la manière d'utiliser la mythologie pour la replacer dans la société actuelle mais surtout dans le fait d'apporter du comique aux personnages afin de les rendre ridicule. On retrouve dans ces personnages justement jamais manichéens de nombreuses caractéristiques des héros de la mythologie comme la mère qui s'apparente à Médée. Essentiellement quand elle déclare dans une réplique qu'il vaut mieux tuer leur enfants car ils peuvent en faire d'autres. Des thèmes très chrétiens sont également présents comme celui du sacrifice des enfants ou de la culpabilité qui semble peser sur le personnage interprété par Colin Farrell.

Le seul souci du film est de trop vouloir rester dans les symboles, ce qui fait que le scénario se perd parfois. Mais Yorgos Lanthimos en provocant un énorme malaise dans la salle par son scénario et sa manière de mettre en scène propose ainsi un des films les plus intéressants de la sélection. Pour cela, il faut quand même prendre un peu de recul pour analyser le film et en repérer tous les aspects cinématographiquement fascinants. ■


Haut et Court

Cinéma

« JEUNE FEMME » VERS LA LIBERTÉ

Le premier film de Leonor Séraille annonce un futur prometteur à sa réalisatrice. Sélectionné à «Un Certain Regard» de ce 70ème Festival de Cannes, Jeune femme est interprétée par Laetitia Dosch qui, on peut le dire, transperce l'écran par son jeu. Une agréable révélation et un délicieux portrait de femme, lauréate de la Caméra d'or 2017, qui récompense le meilleur premier film.

Diane Lestage

Paula était retenue en cage par son professeur avec qui elle vivait depuis environ 10 ans. De retour à Paris, celui-ci libère cet oiseau sauvage en la mettant à la porte. La jeune femme, qui était la muse de ses photographies, n'accepte pas cette rupture et se retrouve donc seule avec un chat dans un carton sous le bras. Elle est livrée à elle-même dans la jungle parisienne. Le film s'ouvre sur une scène puissante, le personnage de Paula est déconnecté de la réalité et ne cesse de brailler face à la caméra. Alors que toutes les portes se ferment sur son passage, Paula va se laisser porter au rythme de ses tribulations. Elle tente de renouer avec sa mère à qui elle ne parlait plus depuis plusieurs années. La trentenaire va devenir progressivement la femme qu'elle doit être grâce aux rencontres improbables qu'elle fait et aux responsabilités qui vont lui tomber dessus.

«Qu'est-ce que je peux faire ? J'sais pas quoi faire»

Cette célèbre citation de Pierrot Le Fou de Jean-Luc Godard, semble définir à elle seule le personnage qui n'a jamais rien fait de sa vie en dehors de poser pour son ex-compagnon. Mais contrairement à Anna Karina, le personnage incarné par Laetitia Dosch va au fil des événements et inconsciemment partir en quête d'elle-même en traversant tous les obstacles qui s'opposent à sa liberté. Elle traverse pourtant avec peine cette crise de la trentaine. Mais si elle est paumée, Paula n'a aucun filtre, elle ne ressemble à personne d'autre. Ça faisait longtemps que l'on n'avait pas vu – surtout dans un premier film – un personnage aussi unique en son genre, apporter une telle dynamique à lui seul, un véritable électron libre. Son énergie fougueuse et sa sensibilité se communiquent au spectateur qui prend plaisir à la voir gesticuler à l'écran. Et si le scénario, qui parfois tourne malheureusement un peu en rond, peint le portrait classique de cette femme en crise identitaire digne d'un roman d'apprentissage, c'est en réalité la représentation de toute une génération en crise qui vit dans la précarité que nous présente la jeune cinéaste.

Le regard authentique que pose Leonor Séraille sur Laetitia Dosch est fascinant car c'est surtout grâce à la performance incroyable de cette dernière que le film se démarque. Deux femmes à suivre.



Shellac

«120 BATTEMENTS PAR MINUTE » UNE LUTTE DES CORPS

Dans son troisième long-métrage récompensé par le Grand prix du jury, Robin Campillo nous emmène au début des années 1990, pour suivre les activistes d'Act up à Paris, qui se battent pour qu'une solution soit trouvée face au sida, qui tue depuis plus de dix ans. Alors que le cinéaste retrouve Adèle Haenel, il dévoile aussi de jeunes comédiens comme Nahuel Perez Biscayart, Arnaud Valois et Antoine Reinartz. Choc.

Benoît Michaëly

Ce film poignant semble avoir retourné la salle du Grand Théâtre dont les spectat•eur•rice•s sont sorti•e•s dans un silence pomblant. Robin Campillo filme les corps comme personne, n'hésitant pas à nous montrer de longues et sincères scènes de sexe sans aucun tabou. Ce sont d'ailleurs les plus belles scènes d'amour vues depuis longtemps au cinéma. D'ailleurs, le cinéaste n'a aucun filtre et le scénario le prouve bien. Aussi bien que le sexe, les années sida, le sang, la mort des copains, il l'a lui-même vécu quand il était jeune et qu'il était membre d'associations comme Act'up. Il ose mettre en lumière un problème de société qui montre que les séropositi•f•ve•s n'étaient pas pris en charge ni par l'État, ni par les services médicaux. Ce mouvement met tout en place pour mener l'opinion publique vers la prise de conscience et on a envie de se battre avec eux : homosexuel•le•s, hétérosexuel•le•s, bisexuel•le•s, transgenres, séropositi•f•ve•s ou non. Des réunions aux actions, ils et elles tentent tant bien que mal de faire comprendre à quel point il est important de faire de la prévention et qu'il n'y a pas que les homosexuel•le•s qui peuvent être ou devenir séropositi•f•ve•s. Nous passons des scènes collectives où on assiste à d'interminables débats à des scènes plus intimes qui découlent doucement de groupe de militant•e•s. A partir de cette fureur de vivre, le rythme du film est donné à 120 battements par minute et on le ressent.

Une histoire de lutte

120 battements par minute est un film de lutte sous plusieurs formes. Celle du corps qui se bat contre la maladie comme le fascinant personnage de Sean, très engagé dans le mouvement car il ne lui reste plus beaucoup de temps et dont on voit la dégradation de sa santé. Celui-ci va peu à peu se détacher du groupe pour devenir le personnage central de l'histoire. La lutte militante des membres d'Act up qui multiplient les actions pour de meilleurs soins mais aussi leur lutte à travers les discours qu'iels prononcent lors de leurs réunions, la lutte du pouvoir qu'iels essaient d'inverser face au gouvernement Mitterand. Enfin, le film nous montre la lutte d'une histoire d'amour malheureusement mortifère entre un nouveau venu dans Act up, Nathan et Sean. Une histoire qu'ils essaient de construire malgré la mort qui pèse au-dessus de leurs têtes. Leur amour les lie comme les atomes entre eux, ce qui donne une scène sublime où des molécules volent dans un nuage de poussière.

Jamais un film de 2h20 n'a paru aussi court car Robin Campillo sait y mettre le rythme nécessaire et insuffler cette énergie vibrante de l'acharnement. Il est évident que 120 battements par minute a des chance de quitter Cannes avec un prix car on ne ressort pas de la salle indemne. En tout cas chez Maze on est convaincu•e•s que ce film est une révélation, et impatient•e•s de voir comment il sera reçu en salles. Parce que de notre côté, on a le cœur arrêté et le souffle coupé.



DR

« L'AMANT DOUBLE »
JE EST UN AUTRE GÉMEAU

Diane Lestage

François Ozon est toujours aussi grandiose. Après Swimming-Pool en 2003 et dix ans plus tard Jeune et Jolie en 2013. Huit mois seulement après la sortie de Frantz, le réalisateur français est de retour à Cannes avec L' Amant double, avec Jérémie Renier et Marina Vacht pour une nouvelle nomination. Mais François Ozon est une fois de plus reparti injustement les mains vides.

Dix-sept films. Près d'un par an depuis 1998. François Ozon s'est essayé à tous les genres sans leur rester véritablement fidèle : l'absurde, la comédie musicale, le fantastique, le film noir, la romance et même le mélodrame. Le cinéaste se réinvente sans cesse depuis vingt ans. Seul lui pouvait réussir là où tant d'autres réalisateurs français ont échoué ces dernières années : réaliser un thriller érotique et aller encore plus loin dans la complexité et l'ambiguïté du scénario. François Ozon en innovant revient aussi à deux de ses principales influences que sont Hitchcock et Fassbinder.

L' Amant double s'ouvre chez la gynécologue par un plan plutôt percutant qu'on vous laisse découvrir. La patiente Chloé (Marina Vacht) est une jeune femme fragile sujette à des maux de ventres depuis toujours. Le diagnostique non donné, cette dernière va se rendre chez un psychologue, Paul (Jérémie Renier), afin de comprendre si la source de ses douleurs n'est pas lié à des problèmes plus intérieurs. Alors que Chloé semble aller de mieux en mieux au fil des séances, elle et Paul vont tomber amoureux, puis emménager ensemble. Cependant, très vite elle va se rendre compte qu'elle ne connait pas vraiment l'homme qu'elle aime et qu'il semble lui cacher un jumeau un peu maléfique du nom de Louis dont il nie l'existence. La jeune femme va mener son enquête et commencer une nouvelle thérapie un peu plus spéciale avec ce dernier et devenir sa maîtresse comme pour combler un manque.

Jeu de dualité

François Ozon est passé maître dans l'écriture d'un scénario et dans la mise en scène, ce qui fait de lui un véritable compositeur d'image. Dans ses films aucun objet, aucun plan, aucun regard, aucune musique n'est placée là au hasard. Chaque élément est un symbole qui mène à la chute du film.

Pour commencer, le métier de psychanalyste évoque un film très freudien où inconscient, désir et transfert se mêlent dans un suspens implacable. Mais dans L' Amant double, tout semble marcher par deux et par opposé. Chloé avoue dès la première scène qu'elle a toujours souhaité avoir une jumelle, et elle découvre que son compagnon en a un. Le miroir comme objet est présent dans la majorité des scènes pour appuyer cette dualité manichéenne constante. La jeune femme est gardienne dans un musée où le décor et les vêtements qu'elle porte ne sont que noirs et blancs. Les œuvres d'art exposées paraissent être deux corps imbriqués. Les deux chats du film se reflètent l'un dans l'autre, la voisine et la mère d'un des personnages se ressemblent étrangement par leurs comportements. Il va même pousser jusqu'à montrer une fascinante scène de sexe et de dédoublement fantasmagorique. La construction narrative frôle la perfection par sa maîtrise en frayant un chemin subtile jusqu'à la chute du film, et qui nous empêche de trop en dire ici.

Ce jeu de doublon passe aussi par la technique du réalisateur soit par les plans qu'il nous présente et surtout le montage du film. Comme souvent, François Ozon utilise le champ/ contre-champ, essentiellement dans les scènes de thérapies, ce qui apporte déjà une atmosphère particulière. Mais il en rajoute grâce au montage et l'usage de fondus entre deux plans sur les deux personnages qui alimentent l'érotisme du film et vont toujours dans le sens du double. Ces personnages très ambigus poussent les deux comédiens au sommet de leur jeu, et envoie Marina Vacht très loin, en lice pour le prix d'interprétation féminine de cette 70ème édition du festival.

Ce thriller érotique et psychiatrique est sans aucun doute un des meilleurs films et des plus maîtrisés du cinéaste français, et nous pourrions continuer à en parler pendant des heures. ■



DR

Cinéma

« THE SQUARE »
L'INSOUTENABLE VACUITÉ DE L'ART

Malgré son humour caustique et efficace, la Palme d'or 2017, satire suédoise grinçante signée Ruben Östlund, finit rapidement par se mordre la queue et noie le spectateur sous un torrent de sketchs sans fin.

Kevin Dufreche

Étrange objet que ce Square, proposé en pâture aux critiques cannois par le Suédois Ruben Östlund pour sa première en compétition officielle après le passage remarqué (et primé) de Snow Therapy à «Un certain regard» en 2014. Ruben Östlund impose ainsi son style dès les premiers plans du films, en ne s'embarrassant pas d'une fastidieuse exposition pour arriver directement dans le vif du sujet : une satire (tournant rapidement au jeu de massacre) de l'art contemporain et de la société occidentale à travers le prisme de Christian (Claes Bang, très bon), conservateur de musée d'art contemporain, père incompétent et avant tout être humain franchement médiocre. Ainsi, bien qu'un fil rouge parcoure le film (ce fameux carré, qui va entraîner la chute progressive du protagoniste), The Square fait plutôt figure d'un enchaînement de sketchs caustiques aboutissant invariablement à un mal-être à couper au couteau pour le spectateur.

Un jeu de massacre stérile ?

Et à ce jeu là, Ruben Östlund excelle : les situations sont souvent drôles et regorgent d'idées de mise en scène. Là où le bat blesse, c'est qu'une suite de sketches, aussi réussis soient-ils, ne suffit pas à faire véritablement un film. Ainsi, arrivé au deux-tiers des 2h20 du film, rapidement, la question se pose : à quoi bon ? Malgré la maestria évidente du réalisateur, force est de constater que fondamentalement, sa démarche peut sembler vaine. Critiquer l'art contemporain et la société contemporaine ne relève pas franchement d'un geste profondément novateur et surprenant, et malgré sa précision, Ruebn Östlund tire un peu sur l'ambulance, là où un certain Toni Erdmann excellait dans le même registre grinçant tout en étant émotionnellement bouleversant et politiquement beaucoup plus fort.

La dernière demi-heure fait ainsi très mal au film, en cultivant somme toute l'attente d'une véritable conclusion après une scène de happening sauvage aussi déplaisante que brillante pour au final n'aboutir sur rien au presque. Au bout du compte, The Square fait davantage penser à une gigantesque machine à fabriquer du vide qu'à une bonne œuvre d'art contemporain. Et même si cette démarche s'avérerait être assumée comme mise en abîme du sujet du film (ce qui est fort possible, au vu du cynisme de Ruben Östlund), il reste bien difficile d'y voir une véritable proposition de cinéma.



Bac Films

Cinéma

« LES PROIES »
CAPTURER LES CAPTIFS

Benoît Michaëly

Après The Bling Ring, sélectionné à «Un Certain Regard» en 2013 à Cannes, Sofia Coppola est revenue sur la Croisette cette année en compétition officielle avec Les Proies. Un film captivant dans lequel la réalisatrice de Virgin Suicides capture à merveille Nicole Kidman, Kirsten Dunst, Elle Fanning et Colin Farrell. Pour notre plus grand plaisir, et un prix de la mise en scène à la clé.



DR

La guerre de Sécession fait rage. Les canons en fond sonore, la caméra vole à travers les arbres puis atterri doucement dans une forêt mystérieuse. Nous suivons une jeune fille en train de cueillir des champignons, en robe, chantante et bien coiffée. Pas de doute, nous entrons dans l'univers d'un conte. La jeune fille au panier tombe sur un homme blessé, un «yankee» évadé du 66ème régiment. Elle décide de bon cœur de l'aider - de le porter même - jusqu'à son internat où il ne reste, à cause de la guerre, que celles qui n'ont nulle part où aller. Alors qu'il devait rester là seulement le temps de guérir sa jambe, des tensions sexuelles se révèlent parmi les pensionnaires de l'internat et le caporal devient objet de toutes les convoitises.

Être en proie à notre imagination

Éclairé souvent à la bougie ou d'une lumière quasi-surnaturelle, chaque plan du film de Sofia Coppola est un émerveillement. Des plans larges du début, en pleine forêt, où les arbres se courbent sur les personnages jusqu'au plan de fin, où les personnages sont laissés derrière une grille dans un long travelling avant, chaque corps semble à la fois en proie au décor et lueur d'espoir dans ce monde chaotique. À cette atmosphère inquiétante s'ajoute une tension émanant de toutes les actrices. Le gant trempé de Nicole Kidman qui remonte le long de la cuisse du caporal en fait naître une, que les regards lointain et passionnés de Kirsten Dunst attise. Les sourires certains d'Elle Fanning, eux, l'intensifie. Chez chacune d'entre elle, un désir violent est palpable. Colin Farrell à côté paraît fade, et surtout, campe un personnage dont les volontés ne seront jamais exaucées. Son personnage est faible et tout le début du film est composé dans ce sens ; quand le caporal est couché et souffrant, les femmes sont droites, bien au-dessus de lui et en pleine lumière. Une fois sa guérison terminée, il ne restera d'ailleurs pas longtemps sur ses deux jambes, comme pour lui rappeler qu'il n'a et n'aura aucun pouvoir en la demeure.

Cette maison dont elles ne sortent jamais, où la grille s'entrouvre à peine quand il s'agit de la visite de soldats ; cette obscurité omniprésente, enfermant les personnages ; cette clé qui ferme la porte de la chambre dans laquelle est accueilli le caporal ; tout, dans le film, est un verrou de plus de ce piège qu'est l'internat. Ce huis clos, qui aurait pu être le terreau de toutes les transgressions, ne l'est pas. Les tensions ne s'expriment jamais frontalement. Tout le film, quand la complicité des personnages n'est pas l'occasion de rire, est construit sur le dialogue entre les tensions sexuelles de ces femmes et leurs prières de chaque soir. Au delà du jeu des actrices et de la maîtrise de chaque plan, c'est ce jonglage entre la foi et les tabous qui en fait un film passionnant, car c'est une merveille pour l'imagination des spectateurs. ■

CANNES 2017
LE PALMARÈS

Palme d'or : The Square, de Ruben Östlund

Grand prix du jury : 120 battements par minute, de Robin Campillo

Prix de la mise en scène : Les Proies, de Sofia Coppola

Prix du meilleur scénario : *ex aequo,* Mise à mort du cerf sacré, de Yorgos Lanthimos, et You were never really here, de Lynne Ramsay

Prix du jury : Nelyubov, d'Andrey Zvyagintsev

Prix d'interprétation féminine : Diane Krüger, dans Aus dem nichts, de Fatih Akin

Prix d'interprétation masculine : Joaquin Phoenix, dans You were never really here, de Lynne Ramsay

Caméra d'or : Jeune Femme, de Léonor Séraille

Prix spécial du 70ème festival de Cannes : Nicole Kidman

ALT-J
ET LA SENSUALITÉ
LA HARANGUE DU BOUT DE LA LANGUE

Emma Henning

Sur YouTube, les cœurs sont fébriles, les oreilles et les yeux aux aguets et déjà remplis des images et des sons grésillants des clips de In Cold Blood et 3WW connus par coeur à force de visionnage : ça y est, Relaxer, troisième album très attendu d'Alt-J, est sorti.

Musique

À l'occasion de cet événement pour les fans de ce groupe polymorphe, parlons un peu de sa musique : inclassable, graphique, douce-amère, évocatrice... Les qualificatifs en effet ne manquent pas pour décrire les tonalités toujours changeantes de leurs chansons. Ce rock indépendant et alternatif qui cherche sans cesse à déborder les cases peut-il vraiment se laisser enfermer dans un seul de ses aspects ?

Konbini a posté récemment un article à l'occasion de la sortie de In Cold Blood, l'une des chansons du prochain album encore tant attendu à l'époque. Si cette nouvelle est bien sûr très excitante pour tout un ensemble de fans de la première heure, il semble peut-être assez déplacé de parler d'»orgasme» à son sujet, ce qui constitue le fil conducteur de l'article, et ce dès le titre aguicheur. Leur musique, parfois très graphique et descriptive dans ses paroles, serait un moyen d'accéder directement à une jouissance toute sexuelle et charnelle et ce grâce à des sonorités et des paroles aguicheuses. Si cet aspect est présenté positivement, peut-on vraiment ranger Alt-J dans la même catégorie conspuée des détracteurs du jazz qui voyaient cette musique comme un encouragement condamnable au sexe hors-mariage ?

Une exhortation au péché originel, vraiment ?

Certes, à travers ses nombreuses expérimentations toujours articulées à des tonalités languissantes et des paroles que l'on pourrait penser explicitement érotiques hors de tout contexte, le groupe véhicule à travers le flux de ses mélodies insistantes et dédoublées une tendance à l'exaltation sensuelle faisant appel à tous nos sens. De l'ouïe ravie par l'harmonie qui se dégage des multiples voix de The Gospel of John Hurt à la vue de plus en plus stimulée par les effets visuels épileptiques des deux dernières vidéos de 2017, Alt-J réussit souvent l'exploit de traverser la peau de l'auditeur et de mettre tous ses nerfs en alerte par les frissons provoqués par le sens de Taro ou de Matilda. Ainsi Every Other Freckle, citée justement par l'auteure, traite largement de tous les aspects du goût et de son ambiguïté, le ton se faisant tour à tour jovial, menaçant ou langoureux selon l'interprétation de l'auditeur.

Il ne suffit pas de quelques paroles sorties de leur contexte, et surtout transcrites et extirpées de leur sens musical premier, pour ranger l'œuvre d'Alt-J dans la boîte des groupes «hipster» devenus populaires car provocants et graphiques. Certes, se concentrer sur elles et notamment sur Every Other Freckle, cette fameuse chanson qui appelle le plus à l'abandon de l'esprit dans les sensations corporelles lorsqu'elle parle de toucher, goûter, lécher l'être aimé dans une adoration portée jusqu'à la dévoration, n'aide pas à dépasser ce que l'on peut y voir de «hautement érotique». Mais il s'agirait peut-être ici de distinguer le purement sexuel du sensuel. L'auteure parle de «plaidoyer pour le désir» à présent «central», citation de fans impatients à l'appui. On connaît internet lieu par excellence



Livy Bertrand

de l'exagération absurde, des réactions extrêmes, de l'humour appuyé. On ne peut nier cependant une certaine dimension jouissive de cette musique qui caresse les oreilles et excite l'esprit - mais certainement pas à la manière d'un film pornographique.

En effet, mieux, certainement, qu'une basse excitation charnelle que l'on pourrait reprocher à la plupart des chansons répétitives et commerciales qui passent en boucle à la radio aujourd'hui, leurs chansons provoquent un autre type d'exaltation, plus général, voire plus spirituel. Il ne s'agit pas que de stimuli savamment agencés pour accrocher instantanément, mais d'un plaisir renouvelé par des écoutes successives et toujours neuves tant il y a tant à percevoir derrière les harmonies de la musique - comme les deux autres voix des musiciens qui se mêlent subtilement à certains chœurs. Alt-J en appelle pleinement à nos sens, mais pas à la manière d'un objet pornographique à savourer, à consommer, puis à oublier. Tout en finesse et en légèreté, les chansons du groupe peuvent très certainement être qualifiées d'érotiques, de sensuelles. En aucun cas d'explicitement sexuelles - là où, dans un autre registre, le groupe de glam metal américain Steel Panther use et abuse de métaphores dont le sens est loin d'être équivoque.

Une célébration du plaisir charnel, seulement ?

Mais voilà : impossible aussi de réduire les chansons d'Alt-J à cette interprétation de surface. L'histoire du groupe et de son nom l'indique clairement : premièrement nommé «Films», à cause des inspirations qui ont commandé l'écriture de certaines chansons dont Léon ou Matilda, hommages explicites à l'histoire et aux répliques du film éponyme de Luc Besson, Alt-J n'a cependant pas abandonné ses ancrages culturels avec son premier nom. Au contraire, ses trois membres ne cessent de répéter que leur inspiration provient essentiellement des produits de la pop

culture, mais aussi de l'histoire ou de faits divers.

S'il fallait trouver les exemples les plus significatifs, il suffirait d'écouter ce que nous disent les paroles de Taro, par exemple, qui racontent l'histoire de la mort du photographe de guerre Robert Capa et célèbrent sa relation avec Gerda Taro qui exerçait la même profession dangereuse. Tout d'un coup, les sonorités légères et gaies prennent un tournant plus grave dès que l'on y prête attention, et l'on finit par comprendre les subtiles notes de mélancolies perçues ici et là. Dans ses clips aussi, Alt-J joue avec de multiples niveaux de référence, à l'image de l'univers de Tessellate, étalé sur un seul plan comme une copie modernisée du tableau de Raphaël, L'Ecole d'Athènes.

Un encouragement à de multiples interprétations

Mêlant ainsi souvent plusieurs niveaux de sens, grâce à la démultiplication des supports et aux combinaisons d'effets créés, certaines chansons demeurent des mystères pour les fans les plus acharnés.

Il n'y a qu'à aller faire un tour sur le site Genius.com, où chacun peut transcrire et partager avec d'autres ce qu'il a compris de toute production musicale, pour constater les divergences entre leurs interprétations. Une fois repéré un des indices cachés, qui fait souvent basculer la chanson entière dans une autre dimension, il devient difficile de trancher entre les sens différents qui en découlent. Prenez les phrases en français qui ponctuent certains des couplets du groupe britannique : une fois entendues les citations de Musset dans Hunger of the Pine ou Taro, impossible de les ignorer, ainsi que leur origine mystique ou crue, qui respectivement élèvent et ramènent sur terre la signification de chaque chanson. Le résultat est un genre de mélange étrangement harmonieux et adéquat de tonalités morbides, religieuses ou douces, et toujours poignantes. Comme il y a plusieurs sens, mais aussi plusieurs supports, il y a plusieurs manières de comprendre et d'apprécier leur musique.

L'exemple qui apparaît comme le plus frappant une fois isolé est la métaphore à peine déguisée que l'auteure de l'article sur Konbini extrait de Fitzpleasure : ce «broom-shaped pleasure», «plaisir en forme de balais», semble bien en référer directement au sexe masculin et à l'acte sexuel, dans toute sa réalité la plus crue. Mais si cette chanson est ici dénoncé comme un appel à la copulation la plus vile, il faut rappeler qu'elle traite justement d'un viol dégradant, avec une délicatesse toute relative et ambivalente : l'acte n'est aucunement romancé par les paroles, car un viol ne doit pas être romancé. Le décalage avec des sonorités plutôt mélodieuses par ailleurs joue évidemment sur l'ambiguïté du ton, peut-être pour rappeler que tout rapport sexuel non mutuellement consenti ne se déroule pas toujours dans la violence la plus évidente.

Si l'on doit aller plus loin dans la qualification de l'abandon à la musique, on pourrait parler de transe, bien plus élevée et exaltante que la simple satisfaction sexuelle et empreinte de la vulgarité accolée au péché originel que semble nous proposer cet article, qui résume leur musique à l'un de ses aspects porté à l'extrême et, sollicité jusqu'à son épuisement, en laisse retomber tout l'effet une fois la jouissance atteinte. Elle nous offrirait une expérience plutôt transcendante qu'immanente, qui nous ramène moins à l'individualité particulière de nos sensations corporelles ordinaires qu'elle ne nous porte à travers elle à la communion avec un ailleurs. Il ne s'agit plus d'une fuite mais bien d'un ancrage, comme une méditation qui travaille sur la conscience de l'ici et du maintenant. Dans une interview, les membres d'Alt-J avouaient eux-même qu'ils avaient un faible pour ces spectateurs aperçus en transe, yeux mi-clos et appréciant leur musique dans les vibrations les plus intimes de leur être - plutôt que pour les hystériques, même ravis de les voir.

La musique d'Alt-J a cet avantage de pouvoir parler différemment à chacun, mais surtout ne manque jamais d'exacerber plus encore la curiosité de l'auditeur le plus aventurier. A travers ses multiples références chantées, jouées, filmées, ancrées dans la culture populaire mais aussi classique, le groupe parvient à tout transformer en poésie chantée, ce carmen des origines qui appelle un déchiffrage permanent et dont le vrai sens reste accessible dans l'écoute. Si la résolution d'un de ses mystères peut prendre une dimension orgasmique, lui rendre justice consiste d'abord à reconnaître sa complexité et sa visée au-delà d'une seule jouissance mécanique et ponctuelle.

En attendant la sortie physique de ce très attendu troisième album, on vous souhaite donc bien du plaisir à vous (re)plonger dans les mystères d'Alt-J.

Tralala, personnage du film Last Exit to Brooklyn dont une scène a inspiré Fitzpleasure - © Neue Constantin Film



LE CIRCAÈTE,
L'EXPÉRIENCE D'UNE BANDE DESSINÉE AUGMENTÉE QUI NOUS RAMÈNE BRUTALEMENT SUR TERRE

Il est bien difficile de rendre compte d'une performance conçue pour être non seulement vue et entendue en live, mais surtout vécue de l'intérieur au sein d'une salle obscure et close. C'est le cas du Circaète, performance difficilement définissable tellement elle revêt de qualificatifs.

Emma Henning

Le site du PULP Festival, qui s'est déroulé à La Ferme du Buisson à Noisiel du 21 au 23 avril 2017, la présente ainsi : «mêlant théâtre, musique live, bande dessinée et vidéo, cette création rock revient sur l'expérience du narrateur, en Lorraine, appelé parmi les appelés du service militaire. Il est question d'inertie collective, de résignation, mais aussi de la famille. Avec un humour glacial, ce spectacle nous embarque dans le monde où l'on fabrique des hommes qui marchent au pas. Ou pas».

Heureusement, il reste toujours quelques valeurs sûres sur lesquelles s'appuyer pour essayer de rendre compte à un·e lect·eur·rice d'une expérience à laquelle iel n'a pas assisté : la description objective de l'objet étudié, et la transmission subjective de ce qu'il a déclenché de torrents d'émotions. Tentons donc l'impossible.

L'adaptation en spectacle d'une bande dessinée : bien plus qu'une simple transposition d'un support à un autre

Parlons d'abord de la forme adoptée : Le Circaète est un spectacle tiré de la bande dessinée Presque de Manu Larcenet, auteur très connu dans le milieu, notamment pour son travail chez le magazine Fluide glacial, sa très acclamée BD Blast ou le personnage de Pedro le coati. Son dessin, pétri de la tradition franco-belge, est esthétiquement déroutant et souvent très sombre. Il se déploie dans toute son intensité à l'occasion de l'histoire qui nous est racontée. La mise en scène choisie ici ne se contente pas de nous présenter un simple transfert de certaines images de la BD sur une scène avec accompagnement musical ; en cela, il ne s'agit pas d'une simple adaptation.

Il faut essayer de se représenter la mise en espace : en face de quelques rangées de gradins, tous proches pour pouvoir mieux happer l'esprit et le corps du spectateur et de la spectatrice, de grands panneaux blancs s'élèvent jusqu'au plafond. Entre les interstices qui les séparent, on devine en face une scène blanche, simple élévation du sol, sur laquelle trône une batterie, et à gauche, une basse entourée d'enceintes. Trois act·eur·rice·s-personnages qui joueront de leur statut flou tout le long restent attachés à leur instrument ou se déplacent librement sur scène.

Dès les premières images, toute la structure s'anime : les panneaux, coulissants, voient défiler des images en noir et blanc issues de la bande dessinée, alternativement pour planter un décor en fond de la narration ou pour concentrer l'action animée sur laquelle les yeux se rivent. La musique, ou plutôt le rythme vibrant créé par le duo batterie-basse, et surtout l'intonation marquée de la voix de la narratrice, prend lentement le pas sur le silence respectueux qui accompagnait l'écoute de l'histoire. Si les spectateurs demeuraient au début immobiles et attentifs d'eux-mêmes pour mieux entendre, l'accélération saccadée du rythme finit par prendre le pas sur la réception rationnelle et maîtrisée du message : on ne se laisse plus porter par les coups agressifs des baguettes sur les caisses tendues, on subit leur dissonance tyrannique qui dialogue avec les invectives de la voix qui nous raconte, aux prises avec celle du narrateur qu'elle tutoie, et qui nous dit tout. Tout : le stress, la peur, l'angoisse.

Une expérience qui prend littéralement aux tripes : transmettre un message brutal et efficace

En effet, le sujet est bel et bien ce traumatisme qu'a constitué le service militaire du narrateur et personnage principal. Tour à tour incarné par une pauvre petite chose schématique aux airs de Caliméro, puis par un personnage aux traits hachés et brouillés confondus avec les aplats de blanc et noir très contrastés, celui-ci raconte sa trouille, même dans un environnement objectivement sécurisé puisque tout son service se passera seulement dans une caserne, bien loin des conflits et risques de mort réels. Mais voilà : l'atmosphère fait tout ; les brimades, les insultes, les gueulantes des supérieurs, la discipline éreintante, et surtout, surtout, l'attente, insupportable, plus fatigante encore que l'action. C'est à la fin de ce service militaire insupportable, insoutenable, qu'est atteint le point culminant, véritable paroxysme qui fait battre à l'unisson la batterie, le récit martelé, et le sang dans la poitrine de tou·te·s ce·lles·ux présent·e·s.

Le personnage n'a jamais voulu y aller, lui. On lui a jamais dit ce qui allait se passer à lui, juste que ça serait vite terminé, seulement un mauvais moment à passer. C'est ce que lui a répété sa mère, surtout la fois où il est rentré terrorisé en permission, et où, traité de mauviette, il a perdu ce repère de sécurité. À son retour, il n'a jamais plus été le même.

Il n'a jamais connu la vraie guerre, finalement. Et le spectateur, bien loin de ces obligations citoyennes d'un autre temps, ne la voit aussi qu'à la télévision. Mais, tout comme le personnage, on est impacté presque au même point que si on y avait été : le son assourdissant qui traduisait l'angoisse du personnage en a fait naître une profonde et corrosive, insupportable au point qu'on ne sait plus discerner la douleur due au volume assourdissant de celle de la tension qui nous noue les entrailles. On est dedans, dans la situation d'épouvante sous insomnie forcée, dans la tête du pauvre hère qui finalement aurait pu être n'importe le·la·quel·le d'entre nous, piégé dans ce système oppressif et violent.

Tel le rapace auquel il emprunte son nom, Le Circaète fond brutalement sur l·e·a spectat·eur·rice une fois sa proie repérée et ne l·e·a laissera s'enfuir, haletant·e et désagréablement ému·e, qu'une fois le temps de la représentation achevé. C'est un spectacle à voir, à ressentir, à éprouver, et qui ne laissera pas indemne. Une brillante réussite d'utilisation hybride de différents médias, qui nous rappelle que la bande dessinée, par le discours verbal et pictural, mérite bien mieux que de rester tranquillement perchée dans une bibliothèque inutilisée. ■

Case de Presque, reprise visuellement dans Le Circaète - Les Rêveurs



L'EMPIRE FAIT SA MUE

Manon Vercouter

C'est une loi exceptionnelle qui a été votée au Japon le 2 juin dernier : elle autorise l'empereur actuel, Akihito, âgé de 83 ans, à abdiquer. Une décision à l'image de celles prises dans les monarchies européennes. Mais de nouveaux problèmes se posent.



DR

Actualité

Une longue histoire

La famille impériale japonaise est considérée comme la dynastie la plus ancienne du monde, remontant à plus de 2600 ans. Akihito est le 125e empereur, issu de la lignée Yamato et descendent de l'empereur Jimmu, fondateur du Japon et considéré comme le descendant de la déité shinto Amaterasu, déesse du soleil.

Cependant, malgré le caractère presque mythique que revêt le statut d'empereur, il fut grandement menacé après la défaite japonaise pendant la seconde guerre mondiale. Le statut de l'empereur de l'époque, Hirohito, était en effet à l'origine de l'attaque des forces armées de son pays dans une partie de l'Asie-Pacifique. C'est le général américain Douglas MacArthur, alors à la tête de l'occupation américaine d'après-guerre, qui avait obtenu auprès de sa hiérarchie le maintien de celui-ci afin d'éviter une démoralisation du pays. Hirohito a donc « uniquement » été déchu de son statut semi-divin et privé de ses pouvoirs politiques.

Après 1945 et la reddition nippone, les États-unis impose une Constitution au pays qui entrera en vigueur en 1947, et qui cantonne le statut d'empereur à un rôle symbolique de l'Etat et de l'unité du peuple japonaise, un moyen d'éviter toute tentative de remilitarisation par le biais du souverain comme l'avait fait auparavant Hirohito.

Une figure populaire

De part son ancienneté et les mythes qui l'accompagnent, l'empereur japonais jouit d'une grande popularité auprès de son peuple qui lui est très dévolu. D'ailleurs, l'empereur actuel et son impératrice, Michiko, ont témoigné de beaucoup d'empathie et d'intérêt pour leur peuple, en se rendant par exemple sur chacun des lieux touchés par des catastrophes naturelles. De plus, suite à aux séisme et tsunami ayant déclenché la catastrophe de Fukushima, Akihito est publiquement intervenu à la télévision le 16 mars 2011 pour exprimer son soutien aux victimes ainsi que son inquiétude face à la menace nucléaire qui a suivi.

Il a également questionné l'orientation plus conservatrice de son Premier ministre, Shinzo Abe, en mettant en garde qu'il ne fallait pas minimiser le militarisme nippon du siècle dernier. Malgré les contraintes constitutionnelles qu'il subit, il est également sorti de sa réserve impériale afin de s'excuser, au nom de la famille impériale, aux pays asiatiques victime de l'occupation de son pays.

Aussi tôt que 1989, il parle de regrets (hansei) face à la Chine lors de la visite officielle du Premier ministre de la République populaire de Chine Li Peng, puis pour la Corée, lors d'une rencontre avec le président sud-coréen Roh Tae-woo. Il est également le premier empereur nippon à se rendre officiellement en Chine trois ans plus tard.

Des problèmes de succession à présager

Il n'est plus le temps où les souverains restaient en fonction jusqu'à leur mort. On l'a vu en Espagne, aux Pays-Bas ou en Belgique, les rois aussi prennent leur retraite, passé un certain âge.En fonction depuis le 7 janvier 1989, le Akihito craint que son âge ne joue en sa défaveur et l'empêche de pleinement remplir ses responsabilités vis-à-vis de son pays. Il s'agira de la première abdication d'un empereur japonais depuis près de 200 ans, et lui succédera son fils aîné, Naruhito, au trône du Chrysanthème.

Mais le statut d'empereur au Japon est construit autour d'une succession de stricte patrilinéarité – en d'autres termes, le statut se transmet uniquement de père en fils - bien que l'histoire japonaise ait pourtant compté huit impératrices par le passé. Cependant, le manque croissant d'hommes inquiète et fait peser des doutes sur la viabilité de ce mode de transmission. En effet, après Naruhito, seuls son frère Fumihito (Prince Akishino) et le fils de ce dernier, Hisahito (10 ans), demeurent.

La place des femmes : une solution possible

Afin de résoudre ces problèmes, certains voudraient que les femmes épousant des roturiers conservent leur titre et leur place dans leur famille afin que leurs éventuels fils puissent prétendre au trône, une résolution qui a d'ailleurs été adoptée en commission des députés à la demande de l'opposition et doit être examinée sous peu.

On se souvient en effet du mariage le 5 octobre dernier de Noriko, petite-fille du plus jeune frère de l'ancien empereur Hirohito, le prince impérial Takahito Mikasa, un archéologue et linguiste orientaliste de 98 ans et dernier oncle vivant de l'actuel empereur. En choisissant de se marier à Kunimaro Senge, un kannushi, c'est-à-dire un prêtre shintoïste, la jeune femme de 26 ans a ainsi cédé son statut de membre de la famille impériale

D'autres quant à eux préfèrent agrandir la vision de la famille de l'empereur en y incluant des cousins plus distants. Néanmoins, l'idée de réformer le système de succession patrilinéaire afin de permettre aux femmes un accès direct au trône n'est pas (encore) prêt d'être discuté, malheureusement.

VIVRE AUTREMENT
LE MONDE DÉNATURÉ AVEC CLÉMENT ROSSET (PHILOSOPHIE)

Adam Garner

C'est sûrement du fait de l'incompatibilité de sa manière de concevoir le monde avec les principaux courants de pensée philosophiques que Clément Rosset (né en 1939) reste injustement méconnu. Pourtant, un livre comme L'anti-nature semble avoir son mot à dire dans un monde où les anciennes formes de croyances disparaissent lentement. Le monde contemporain est-il prêt à se dénaturer ?



DR

Quelle est donc cette « nature » contre laquelle s'acharne tant ce « tueur d'illusions » qu'est Clément Rosset ? Ôtez-vous de la tête l'image de la forêt et ses animaux sauvages, la nature décrite et détruite dans cet ouvrage correspond à l'idée d'un ordre originel, « authentique » des choses, d'une force ou d'un système selon lequel le monde fonctionnerait « naturellement ».
L'idée de nature peut prendre de nombreuses formes. La religion par exemple constitue l'un des modèles les plus répandus. La religion, quelle qu'elle soit, cherche à systématiser le monde, à l'organiser selon ses propres principes et à lui donner une finalité.
Comme il a suffisamment été dit, la philosophie doit agir comme une forme de médecine de l'esprit, nous apprendre à mieux vivre et appréhender la mort. Pour Clément Rosset, se débarrasser de toutes formes de « nature » nous permettrait de vivre plus heureux, en voici le pourquoi du comment.

Clément Rosset commence par expliquer d'où vient la force de cette nature qui dicte notre perception du monde depuis presque toujours en disant que la nature n'appartient pas au domaine des idées mais à celui du désir. C'est-à-dire que l'idée de nature ne s'ancre pas dans l'esprit humain de manière rationnelle, elle est une illusion «dérivée des désirs humains» (citant L'avenir d'une illusion de Freud). Mais pourquoi nos désirs nous inciteraient-ils à nous créer une nature ?

Le monde « dénaturé » est un monde dépourvu de sens, face auquel l'être humain se trouve confronté au caractère hasardeux de la vie et cette idée est loin d'être facile à accepter. Se confronter à sa propre insignifiance ainsi qu'à l'insignifiance de ses actes et de ceux des autres nous laisse sans aucune bouée de secours durant les temps difficiles. On se rit souvent de l'idée selon laquelle certain·e·s croyant·e·s ne prient leur Dieu que lorsque les choses vont mal, c'est pourtant un parfait indicateur de la force de l'idée de nature. Accepter que mes malheurs sont le fruit du hasard -et non pas la punition d'un être supérieur, ou d'une logique comme celle du karma- me laisse impuissant·e face à ma propre situation. Alors qu'à l'inverse, la croyance en une idée de nature m'indique le chemin à suivre pour aller supposément mieux. Si ce chemin à suivre est le bon ou non importe peu puisque ma croyance en telle ou telle idée de nature me déresponsabilise : je suis les commandements dictés par l'idée de nature que j'ai choisie et m'abandonne à elle, si elle échoue alors j'en choisirai une autre. C'est donc par crainte, ou par incapacité de se confronter à l'insignifiance du monde, que l'être humain a rendu l'idée de nature toute puissante.

L'autre force de l'idée de nature réside en son imprécision. Clément Rosset dit d'ailleurs à ce sujet que l'imprécision, contrairement à l'erreur, se donne comme une source intarissable de mensonges. Il est facile de s'accorder sur une erreur alors qu'une imprécision donne lieu à un débat dans lequel la subjectivité de chacun a son mot à dire. L'exemple le plus flagrant à ce sujet est celui de l'existence d'un Dieu potentiel. Caché au-dessus de nos têtes, son absence physique dans notre monde constitue une parfaite imprécision au sein du débat au sujet de son existence : personne ne l'a jamais vu mais personne n'a jamais pu vérifier qu'il n'était pas là-haut.

L'ouvrage de Clément Rosset énumère bon nombre d'exemples dans lesquels on peut se rendre compte de l'influence de l'idée de nature dans nos vies mais aussi notre tendance à ne jamais s'en débarrasser sinon à toujours la remplacer, l'hybrider selon nos besoins et nos désirs. L'émergence d'un art dit de « l'absurde » suite au massacre de la Seconde Guerre Mondiale pourrait apparaître comme une crise pour l'idée de nature : face à tant d'atrocités, comment continuer à croire en son idée de nature ? Cela dit, le concept même d'absurdité (dont l'étiquette a été refusée par plusieurs dramaturges et auteurs), est la réaffirmation même de l'idée de nature car «absurdité» voudrait dire perte d'un sens originel et par conséquent il présuppose l'existence d'une nature (d'une logique) de laquelle on s'est éloigné à un moment donné.

Un monde dénaturé, pour quoi faire ?

Mais alors, si l'idée de nature nous est si précieuse, pourquoi cela nous aiderait-il de nous en débarrasser ? L'ouvrage L'anti-nature fait partie d'une trilogie nommée «Éléments pour une philosophie tragique» et cette idée de philosophie tragique est notre salvation. La philosophie tragique suppose à la fois l'acceptation de cette insignifiance du monde, de son injustice, et la poursuite de notre bonheur. Dans une interview faite à ce sujet, Clément Rosset mentionne le cas de la ville de Calcutta : bien qu'elle soit l'une des villes des plus pauvres, il s'en dégage un forme de gaieté paradoxale, il y a là une forme de « joie tragique » née inconsciemment. Cette « joie tragique » n'est pas la raison même du bonheur que peut nous apporter la fin de l'idée de nature mais elle constitue le mode de bonheur qu'elle peut nous proposer. Là où la fin de l'idée de nature pourrait nous délivrer c'est dans la liberté qu'elle suppose. D'après Clément Rosset, l'idée de nature serait « culpabilisante » pour l'homme car elle suppose l'existence d'un modèle à suivre et dont le potentiel écart opéré dans notre façon de vivre est mauvais. Dans un monde insignifiant, le seul repère qu'il nous reste est le bonheur : vivre débarrassé·e de toute idée de nature c'est apprendre à réinvestir ses choix de vie non pas selon un chemin dicté d'avance mais selon ce qui peut nous mener à notre propre bonheur.

On entend d'ailleurs souvent des plaintes au sujet des modes de vie proposés par la société contemporaine, on nous répète que ce n'est pas la « nature » de l'être humain de passer une cinquantaine d'heures par semaine à travailler dans un bureau. Pourtant, il ne s'agit pas d'un problème de « nature », l'être humain n'a pas de nature prédéfinie mais il a certains besoins et désirs qui lui permettent d'être heureux et que certains modes de vie entravent.

Enfin, l'idée de nature joue aussi son rôle dans le paysage politique. Clément Rosset nous dit que dans le monde contemporain c'est l'Histoire qui a repris le flambeau naturaliste avec l'idée qu'il y a une forme de « volonté », une force guidant la marche du monde et dont le principal moteur serait le concept de « révolution ». À ce sujet, il ajoute que la force de l'idée de révolution est d'être un concept vide de sens : le concept de « révolution » suppose un changement de système mais ne donne aucune indication au sujet du système à venir. D'une autre manière, le maintien de la hiérarchie (celle des rois, dictée par Dieu, ou celle des riches, dictée par les aléas du système ou par descendance) n'a plus de raison d'être sans nature. Si le monde n'est pas un système préétabli et faisant sens, alors pourquoi devrais-je accepter la place que j'y occupe si elle m'est injuste ?

Débarrasser le monde de sa nature c'est s'émanciper, c'est sortir du confort que nous apporte la structure dans laquelle on croit avoir notre place pour se confronter à un vide face auquel nous sommes les uniques responsables de notre bonheur. ■

LE POUVOIR ET L'IVRESSE DU PEUPLE

Vendredi 26 mai, le gouvernement de l'omnipotent Premier ministre cambodgien Hun Sen émettait une directive interdisant la vente et la consommation d'alcool sur tout le territoire cambodgien le samedi 3 et le dimanche 4 juin, en vue du second tour des élections locales. Une telle mesure de prohibition temporaire est loin d'être inédite, au Cambodge tout comme à l'échelle internationale. Directement corrélée à une conjoncture politique sensible, elle est une illustration parfaite des rapports complexes entretenus entre le pouvoir politique et l'ivresse du peuple.

Paul De Ryck

Dans cette directive, le gouvernement cambodgien soulignait sa volonté d'éviter tout « désordre » le jour des élections qui serait dû à la consommation excessive d'alcool. Des risques de comportements violents et une hausse du nombre d'accidents de la route - qui sont déjà la première cause de mortalité au Cambodge et plus généralement en Asie du Sud-Est - étaient également visés dans cette décision qui appelait à la coopération des nationaux mais également des expatriés.

Le contexte sensible au prisme de cette interdiction

Malgré une défaite dans certaines communes et une progression conséquente du parti de l'opposition, le Cambodia National Rescue Party (CNRP), le Cambodia's People Party (CPP) de Hun Sen est arrivé assez largement en tête des scrutins. Fait remarquable, Transparency International Cambodia, qui comptait pas moins de mille observateurs sur place, a constaté que la journée d'élections s'était déroulée sans violence ni contestations, et dans le respect des procédures électorales démocratiques.

L'interdiction de l'alcool a-t-il sa part de responsabilité dans le déroulement pacifique de ce scrutin ? Ou alors est-ce dû aux menaces proférées par le ministre de la Défense ayant promis pendant la campagne de « casser les dents » des individus s'opposant aux résultats des élections - sous entendu aux opposants au CPP ?

Si ces deux variables ont peut-être eu certaines conséquences, il convient surtout de rappeler que ces élections locales auraient difficilement changé la donne politique. Malgré la mobilisation considérable autour de cet événement électoral, dont l'exemple le plus frappant est celui des impressionnants défilés de partisans ayant bloqué Phnom Penh le vendredi 2 juin, dernier jour de campagne, elles ont surtout constitué l'antichambre des élections générales qui auront lieu en 2018 et dont l'importance est bien plus prééminente.

En effet, le contexte politique est sensible depuis les soulèvements populaires ayant suivi les élections générales de 2013, entre dénonciations de la corruption endémique du pouvoir exécutif et l'enfermement de certains opposants au régime. Hun Sen, longtemps plébiscité comme étant le héros de la transition démocratique à l'issue de la guerre avec le Vietnam qui avait succédé au régime des Khmers Rouges, perd peu à peu de son aura. Si sa rhétorique habile, son pragmatisme politique mais également le musellement des opposants par des moyens souvent peu démocratiques - la fin justifie souvent les moyens - lui ont permis de garder un pouvoir qu'on l'imagine très mal abandonner, les critiques à l'égard du régime progressent continuellement et promettent une situation très instable pour les prochaines élections.

Réguler l'ivresse, une mesure répandue aux quatre coins du globe

Dans ce contexte tendu, l'interdiction de la vente et de la consommation d'alcool pendant le week-end électoral n'a sans doute étonné que certains expatriés dont je fais partie, peu au fait de ce genre de pratiques. Ce n'est pas la première fois que cela arrive ici, et bien que ce ne soit pas la norme dans nos sociétés contemporaines, ce n'est pas un exemple unique.


Extrait du film Les Tontons flingueurs de Georges Lautner.

La régulation de l'alcool peut prendre la forme d'une interdiction permanente totale, comme ce fut le cas durant la Prohibition aux États-Unis ou dans certains pays musulmans aujourd'hui, ou encore un horaire à partir duquel il est impossible de vendre de l'alcool, ce qui en soi n'est pas extrêmement surprenant. En revanche c'est le caractère limité dans le temps, circonscrit à un week-end d'élections, lorsque la conjoncture semble propice à provoquer un trouble de l'ordre public et que la consommation d'alcool est pointée comme un risque supplémentaire, que la décision peut nous sembler plus étonnante.

Cette pratique se retrouve notamment dans plusieurs pays d'Amérique latine sous le nom de ley seca - littéralement « loi sèche ». Cela peut être dû au calendrier religieux - lors de la Semana Santa en avril notamment - lors de grands événements sportifs ou, dans le cas qui nous intéresse, en période électorale comme évoqué ci-dessus. À titre d'exemple, en Colombie, au Mexique ou encore au Panama, c'est une pratique normalisée puisqu'elle fait partie du Code électoral dans ces trois pays, de même que les sanctions relatives au non-respect de cette norme. Ainsi, au moment crucial du référendum sur les accords de paix en Colombie, cette fameuse ley seca avait été appliquée, de la veille au soir jusqu'au lendemain matin du scrutin. Pour revenir en Asie, de telles mesures ont également été prises en Thaïlande ou encore aux Philippines au moment des élections.

L'argumentation avancée demeure similaire et consiste à éviter que l'alcool favorise des troubles à l'ordre public, dans un contexte qui déchaîne déjà les passions et pourrait vite dégénérer. Cependant, encore une fois, c'est le caractère temporaire, partiel de ces interdictions qui peut interpeller nos esprits païens et vite nous faire penser à une décision liberticide. Pourquoi diable interdire l'alcool seulement à une certaine période de l'année pour des raisons qui n'ont rien à voir avec des contraintes religieuses ou autres croyances, mais bien en raison de l'agenda politique ?

Les tensions et les craintes sont certes exacerbées et encore une fois, l'argument de la sécurité est justifiable. Pour autant, à quelques exceptions près liées à des gros rassemblements sportifs, lorsque telle interdiction n'est pas due à des raisons religieuses, elle apparaît généralement au moment où le pouvoir est le plus fragile et exposé au choix du peuple, base de notre démocratie moderne : le vote.

On pourrait penser, comme dans Tintin et les Picaros, où c'est l'alcoolisme des soldats du Général Alcazar qui lui empêche de mener à bien sa révolution, qu'une consommation abusive d'alcool aurait tendance à détourner le peuple des combats politiques. Les mesures prises par ces différents gouvernements en vue d'empêcher la consommation d'alcool lors de moments sensibles afin d'éviter les débordements violents tendent à laisser penser le contraire. Pas besoin d'une analyse poussée pour constater cela : il suffit de sortir un samedi soir dans des quartiers animés pour voir que l'alcool a plus tendance à réveiller les esprits et à causer des échauffourées qu'autre chose.

Loin d'être un « opium du peuple » qui l'endort à l'instar de la religion chez Marx, le sport ou le divertissement plus généralement dans notre société de consommation chez d'autres auteurs, l'alcool aurait des vertus inverses, réveillant les instincts violents

de révolte du peuple à l'encontre du pouvoir établi.

D'un problème de santé public à un mécanisme de contrôle de la foule

Le caractère temporaire de l'interdiction de la vente et de la consommation d'alcool est d'autant plus intéressant qu'il confère à cette régulation une autre dimension. La question de la consommation de boissons alcoolisées, de l'alcoolisme et des maux que cela engendre - violences conjugales, sexuelles, accidents de la route, maladie, etc. - est une préoccupation principale des pouvoirs publics et l'objet de nombreuses mesures visant à la réguler. C'est un problème de santé publique qui touche les sociétés à l'échelle globale, de la Russie au Cambodge en passant par la France et le Maroc.

Cependant, ici, les préoccupations dépassent les notions de santé publique. Elles se rattachent plutôt au référentiel de l'ordre social et du contrôle des comportements politiques du peuple dans une conjoncture instable.

D'un point de vue pragmatique et gouvernemental, une interdiction temporaire de la sorte est facilement justifiable dans un contexte où la consommation d'alcool ne ferait qu'envenimer les tensions. C'est une raison valable afin d'éviter les violences, notamment dans le cas du Cambodge où l'animosité est grande entre partisans du CNRP et ceux du CPP. De même, une telle pratique lorsqu'elle est normalisée et inscrite dans des textes juridiques comme en Colombie, au Mexique ou au Panama, est légitime et le plus souvent acceptée par la population. Ce n'est pas une décision arbitraire d'un régime autoritaire dans ce cas-là, et c'est prévu par les textes.

D'un autre côté, une telle mesure est assez forte symboliquement puisqu'elle souligne une certaine défiance à l'égard du peuple de la part des institutions en un moment précis, celui où les citoyens sont censés voter pour leurs représentants. Finalement, quand on y pense, on pourrait être tenté de rattacher l'interdiction de la vente d'alcool dans les stades de football en Angleterre à ce genre de mesures puisqu'elle concerne premièrement la sécurité des individus. Cependant, dans le cas des élections, cela se passe à l'échelle d'une société toute entière et non d'un lieu fermé, et cela est intimement relié à un acte citoyen qui constitue la base de la représentation politique.

Ainsi, la prohibition de la vente et de la consommation d'alcool en temps d'élections rappelle aux bons souvenirs des premières analyses des comportements politiques des masses réalisées par les théoriciens de la psychologie des foules à la fin du XIXe siècle. Ces théoriciens, à commencer par son vulgarisateur Gustave Le Bon - qui aura notamment influencé Mussolini dans sa conduite du pouvoir en Italie - voyaient les foules comme une masse violente, femelle - entendre impulsive, irrationnelle - et surtout alcoolique. Les fantasmes autour de l'alcool trouvaient leur place dans la littérature de l'époque, chez Zola notamment, alimentant l'image de classes populaires minées par l'alcoolisme - qui était certes un problème réel avec 113 litres de vin bus par personne et par an en France à cette époque.

La peur des masses trouva ainsi très vite sa source dans la peur de leur violence, elle-même corrélée à une consommation excessive d'alcool. Les travaux des psychologues des foules, en particulier ceux de Le Bon, ont eu un succès auprès de certains gouvernants, dont Mussolini, et ont abouti aux premiers travaux sur les mécanismes de contrôle du peuple, notamment avec l'utilisation accrue de la propagande. Comme évoqué plus haut, la question de l'ivresse du peuple était déjà à l'époque une préoccupation des classes dominantes. Aujourd'hui encore, c'est une donnée qui incite certains gouvernements à prendre des mesures telles que la ley seca afin d'assurer la sécurité des individus de leur propre pays, ainsi qu'à éviter tout trouble de l'ordre public.

Ce genre de mesures souligne que les rapports complexes entre le pouvoir et l'ivresse du peuple sont une problématique qui reste d'actualité. La consommation excessive d'alcool, si elle reste un problème principal de santé publique, n'a historiquement jamais été l'élément déclencheur principal d'une révolte populaire. Pour autant, cela reste une préoccupation principale pour de nombreux gouvernements, plus ou moins démocratiques, qui n'hésitent pas à restreindre drastiquement ou totalement la consommation d'alcool pendant des périodes sensibles.

Les contournements de ces lois sont cependant fréquents, malgré les rondes de la police et les soupçons portant sur des informateurs parmi certains chauffeurs de tuk-tuk. Trouver de l'alcool à Phnom Penh samedi soir dernier était d'ailleurs une mission loin d'être ardue. Elle fut accomplie pour ma part au moment de commander à manger dans un petit restaurant de la capitale.

Mal profond de notre société ou symbole de l'épicurisme, l'alcool peut devenir une préoccupation principale des gouvernants dès qu'il est associé à l'expression populaire. En attendant, comme disait Churchill, jusqu'à présent, « j'ai retiré plus de choses de l'alcool que l'alcool ne m'en a retirées ». A la vôtre donc.



THE AMERICAN ISSUE

A Saloonless Nation and a Stainless Flag

Volume XXVI — WESTERVILLE, OHIO, JANUARY 25, 1919 — Number 4

U.S. IS VOTED DRY

36th STATE RATIFIES DRY AMENDMENT JAN. 16

Nebraska Noses Out Missouri for Honor of Completing Job of Writing Dry Act Into the Constitution; Wyoming, Wisconsin andMinnesota Right on Their Heels

JANUARY 16, 1919, MOMENTOUS DAY IN WORLD'S HISTORY

Une du journal The American Issue le jour de la ratification du 18e amendement par le Nebraska, synonyme de son adoption sur tout le territoire américain.

Actualité

LE TEST ANAL EN TUNISIE LA TORTURE HOMOPHOBE

ENTRETIEN AVEC MOUNIR BAATOUR, PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION SHAMS

Clara Gabillet

On sentait depuis quelques années un mouvement relativement progressiste sur le statut des homosexuels, avec le mariage pour tous, notamment, dans plusieurs pays. Pourtant, ces derniers mois laissent un goût amer.

La situation tchétchène en premier lieu, qui n'est malheureusement pas une exception. Quelques semaines après la journée internationale contre l'homophobie et la transphobie, la quête de l'égalité semble être encore un long et douloureux chemin. Car quand certains s'adonnent aux dérives d'une classique homophobie banalisée, d'autres en subissent la violence réelle, physique et morale. En Tunisie, de nombreux médecins légistes continuent de pratiquer le test anal sur demande de la police judiciaire ou du procureur public, l'homosexualité étant passible de trois ans de prison. Une pratique qui indigne et face à laquelle des organisations se sont soulevées, révélant des zones d'ombres persistantes.

Une étape avant la condamnation

En Tunisie, l'article 230 du code pénal prévoit jusqu'à trois ans de prison pour les homosexuels. Un code pénal datant de 1913 soit « l'époque coloniale » comme le précise Mounir Baatour, président de l'association SHAMS, militant en faveur des droits LGBT en Tunisie. De ce fait, la police a recours à des interpellations visant les homosexuels, à travers les délits de faciès ou la délation, par exemple. On imagine bien que pour la police certaines caractéristiques physiques suffisent à définir une personne homosexuelle. Mais cette persécution ne s'arrête pas là. Afin de vérifier si l'homme est bel et bien homosexuel, les autorités ordonnent la pratique d'un test anal de la part d'un médecin légiste. Il s'agit, concrètement, d'ausculter l'anus d'un homme afin d'y observer d'éventuelles lésions, dilatations ou encore relâchements. Ce qui s'apparenterait donc à des caractéristiques post-coït anal. Le magazine Vice note à ce sujet : « Cette inspection minutieuse de l'anus à la recherche de « signes » d'une activité sexuelle régulière par voie anale, pourtant sans validité médicale, fait office de preuve pour la justice tunisienne. » Concernant, les femmes lesbiennes, il n'existe pas de pratique de ce type pour « tester » leur homosexualité. La persécution envers les hommes est plus forte dans la sphère publique.

Le test anal est donc une pratique très brutale et violente envers l'intimité d'un individu mais également violente dans les gestes eux-mêmes. De nombreux témoignages ont révélé que les forces de l'ordre se livrent à des insultes, frappent et torturent les interpellés. Ceux-ci ont le droit de refuser ce test mais le choix est peu souvent laissé : « Il y'a même des cas où les accusés ont subi le test anal sous la contrainte en étant menottés et immobilisés par deux policiers pendant que le médecin fouille dans leur anus », explique Mounir Baatour. Le président de SHAMS évoque d'ailleurs des situations plus poussées : « Il y'a ceux qui poussent la recherche encore plus loin pour la recherche de spermatozoïde dans l'anus de l'accusé. »

De fortes contestations écartées par le gouvernement

Bien évidemment, cette pratique suscite l'indignation notamment chez les organisations internationales et les organisations non-gouvernementales. Le Comité des Nations Unies contre la torture a dénoncé la pratique du test anal, la qualifiant d'acte de torture, mais sans aller plus loin que la condamnation, aucune sanction n'a été prise à l'encontre de la Tunisie. Des organismes tels que Human Rights Watch ont apporté un éclairage sur la situation. Ils ont notamment souligné le fait que l'Ordre des médecins de Tunisie a publié un communiqué début avril, dans lequel il rappelle que toute pratique médicale doit respecter la dignité d'un individu. Il y est écrit que « l'Ordre des médecins considère la pratique d'un examen génital ou anal pour vérifier ou confirmer la nature des pratiques sexuelles d'une personne sans son consentement libre et éclairé, comme une atteinte à sa dignité et appelle les médecins réquisitionnés à informer les personnes qu'ils ont à examiner, de



Mobilisnoo

leur droit de refuser un tel examen. » Cela semble être une prise de position importante mais elle « reste en dessous [des] espérances » des militants de l'association SHAMS, selon son président.

SHAMS a été créée le 23 janvier 2015 et, malgré l'obtention d'un visa légal, trouve difficilement un statut juridique puisque le gouvernement tunisien refuse de publier les statuts de l'association dans le Journal officiel de la République tunisienne. Ils mènent des actions de sensibilisation, procurent de l'aide judiciaire pour les arrestations, assurent un soutien moral à la communauté LGBT. Mounir Baatour explique que « la stratégie de SHAMS est la médiatisation de la cause LGBT en vue de créer un débat social sur cette cause et d'imposer l'existence des LGBT comme étant une composante de la société tunisienne dans le champ médiatique actuel. » L'association milite également et avant tout pour l'abolition de l'article 230 pénalisant l'homosexualité. Concernant la pratique du test anal, l'association SHAMS mène campagne pour son interdiction et ne se satisfait pas du communiqué de l'Ordre des médecins publié le 3 avril 2017. Pour Mounir Baatour, il n'y a rien permettant des conditions sereines pour aboutir à un consentement. La seule issue possible serait, selon lui, que l'Ordre des médecins se positionne pour une réelle interdiction du test anal sous peine de sanctions disciplinaires envers les médecins.

Une homophobie inhérente au pouvoir en place ?

Avec une telle situation, alarmante sur le respect des droits de l'homme mais également l'égalité, un changement de climat, notamment au niveau politique pourrait conduire à inverser la tendance. Le climat actuel est très homophobe. Mounir Baatour pointe du doigt « un gouvernement islamo-conservateur qui persécute les homosexuels et qui les jette en prison ». Depuis 2011 et la Révolution, la parole s'est libérée en Tunisie. Toutefois, il explique qu'il est difficile de protester en faveur de la communauté LGBT à cause d'une homophobie pesante. Depuis 2016, le mouvement islamo-conservateur Ennahdha a regagné une place sur la scène politique tunisienne. Durant son mandat de ministre des Droits de l'homme et de la Justice transitoire, Samir Dilou (Ennahdha) affirmait considérer l'homosexualité comme un trouble médical à soigner. L'homophobie a de beaux jours devant elle.

À la dimension politique s'ajoute une forte variable religieuse. En effet, le président de SHAMS dénonce également « des imams qui appellent publiquement à la défenestration et la lapidation des homosexuels ». On peut donc voir que la religion, qui détient une importante place dans la sphère publique, contraint l'émancipation des homosexuels et de leurs droits, puisque cela ne rentre pas dans ses principes. Et cette posture de la religion sur l'homosexualité infuse les foyers. Mounir Baatour nous raconte une triste histoire : « Dernièrement il y'a eu même une famille qui s'est procuré une fatwa de l'Imam du quartier pour tuer son fils homosexuel qui a dû fuir le domicile familial et se réfugier à Tunis dans un refuge des LGBT tenu par SHAMS. »

Quand on demande à Mounir Baatour son sentiment concernant la condition des homosexuels dans le monde et notamment en faisant le parallèle avec la Tchétchénie, il explique que « l'homosexualité reste une situation très compliquée à vivre dans un pays de culture arabo- musulmane avec un gouvernement islamo-conservateur ». Il trouve aussi des points de comparaison avec la Tchétchénie, indiquant que des cas de meurtres familiaux sont également fréquents en Tunisie mais moins médiatisés. Pour abolir le test anal et plus globalement contrer l'homophobie en Tunisie, il semblerait nécessaire de s'intéresser aux liens entre police, justice et médecine. Tant que la loi établira l'homosexualité comme illégale, les autorités auront toujours la liberté de s'adonner à de douteuses dérives incontrôlées.

2017
VERS L'ÂGE D'OR DE L'HOMOPHOBIE ?

Thomas Dufraine

Impossible de le nier, même en 2017, l'homophobie nous entoure. Que ce soit à la télévision avec Touche Pas à Mon Poste ou les propos tenus par bien d'autres, sur internet avec les commentaires et forums de discussion virulents, pour ne citer qu'eux ou encore dans nos rues et nos institutions, les manifestations de l'homophobie ne manquent pas, comme le montre bien le rapport annuel d'SOS homophobie.

Une tendance à la baisse depuis le début des années 2010

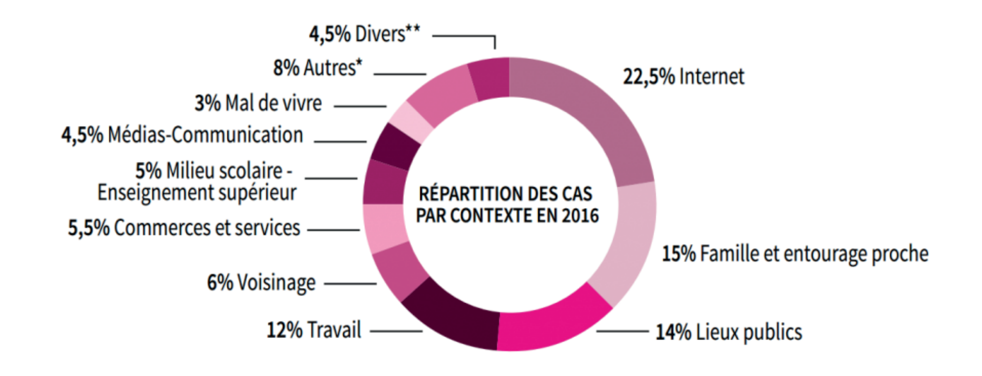
Bien que l'homophobie soit présente de manière assez générale et que le nombre de témoignages remontés à SOS homophobie ait augmenté entre 2015 et 2016, il est revenu à un niveau bien plus bas qu'entre 2010 et 2013, où avec la loi Taubira et les voix de Civitas et autres Manif Pour Tous, les droits LGBT+ étaient au coeur du débat public et exacerbaient par leur simple évocation les revendications homophobes des un·e·s et des autres. Depuis, les esprits se sont, pour partie, apaisés.

Il convient alors de se demander si les actes et paroles homophobes sont moins nombreuses ou si, plutôt, ce sont les témoignages qui se font moins nombreux. En effet, on se doute que, malgré le nombre ridicule de témoignage récoltés dans les décennies précédentes, l'homophobie avait plus cours qu'aujourd'hui. Ainsi, c'est une libération de la parole sur le sujet qui a causé l'apparente augmentation.

L'apparente baisse des témoignages serait donc due à deux phénomènes : d'une part les tensions sociales sur le sujet sont plus apaisées, d'autre part, comme l'avance SOS homophobie, les actes discriminatoires ont été en partie banalisés, causant ainsi bien moins de réactions et donc de témoignages qu'avant.

Les lieux de l'homophobie évoluent

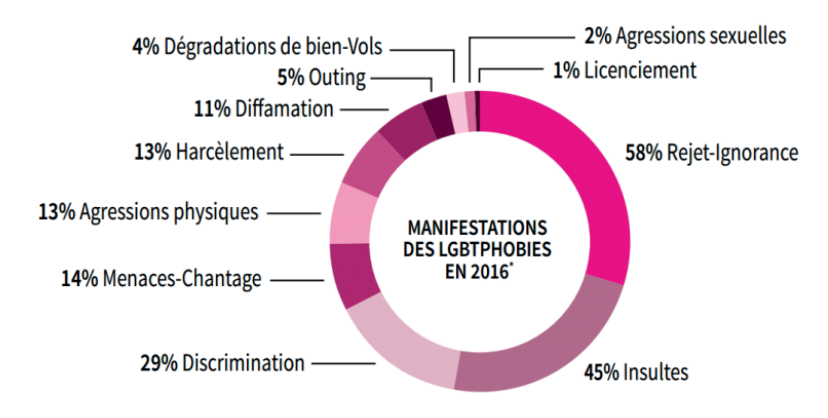
On voit ce type de discriminations absolument partout. Pourtant, tous les lieux, tous les milieux ne sont pas égaux face à ce fléau.



SOS Homophobie

En effet, si les milieux scolaires et les commerces semblent relativement épargnés, le lieu de travail, les lieux publics et la famille voient chaque entre 12% et 15% des actes homophobes se produire. Ni les lieux se voulant privilégiés et surtout protégés, à ce niveau, comme la famille ou le travail, ni les lieux publics, offrant comme protection la honte et la réprobation des autres ne sont en réalité des lieux dits safe (sûrs). Ces statistiques dénotent à quel point l'homophobie ne connaît pas ou peu de lieux sacrés dans lesquels elle n'entre pas. Même la famille, censée nous protéger et nous soutenir, devient un des lieux les plus favorables aux violences et aux discriminations.

Cependant, le lieu le plus privilégié pour les attaques homophobes est internet avec environ 22,5% des témoignages y prenant place. Alors même que de plus



SOS Homophobie

en plus de jeunes y cherchent un refuge, des enseignements, du partage, une communauté bienveillante ou simplement un environnement sécurisant, c'est bien en ligne qu'ont lieu la plupart des actes et paroles homophobes. Bien entendu, le pseudonymat exacerbe ces manifestations, leurs auteur·e·s se sentant protégé·e·s et puissant·e·s derrière leurs écrans. Pour autant, Internet comme haut lieu de l'homophobie ne peut pas être limité à ces paramètres. Ce qui est alarmant, c'est que le net d'une part libère la parole, laissant davantage apparaître des avis cachés, et d'autre part permet aux personnes homophobes de mieux se retrouver entre elles et s'organiser.

Une part inquiétante d'agressions physique

En voyant l'importance d'Internet en tant que lieu de l'homophobie, on pourrait penser que ses manifestations sont avant tout écrites et/ou verbales. Ce n'est pas si simple. En effet, si 45% des actes et paroles homophobes sont des insultes, c'est pour mieux cacher la partie submergée de l'iceberg. L'immense majorité de l'homophobie se fait par la violence symbolique sans pour autant passer par l'insulte. Au lieu d'être directe, elle est pernicieuse et parfois institutionnalisée. On se souviendra par exemple des propos homophobes d'un médecin, sur Facebook, en décembre 2016 ou des décisions de certain·e·s élu·e·s de ne pas unir personnellement des personnes de même genre.

On ne peut cependant pas oublier que 13% des manifestations LGBTphobes sont des agressions physiques. Même en France, où la situation est drastiquement différente d'en Tchétchénie ou en Tunisie, des personnes homosexuelles et/ou transgenres se font agresser physiquement avec pour seul motif cette identité. Les affaires ne manquent pas, comme celle de 2013 à Paris, 2016 à Argenteuil ou 2017 à Noisy Le Grand. Il suffit d'une simple recherche sur un moteur de recherche pour voir pleuvoir les exemples. Ce problème n'est pas typiquement français, comme nous l'a prouvé l'attentat homophobe d'Orlando en juin 2016. Pour autant, il est bien présent dans notre pays que l'on se plait souvent à appeler le pays des droits de l'Homme.

Depuis plusieurs décennies, des avancées considérables sont faites en matière de droits LGBT+. Même si le chemin reste long, comme nous le prouvent ces statistiques ou l'interdiction pour les homosexuel·le·s de donner leur sang. Nous ne vivons pas l'âge d'or de l'homophobie, au contraire, nous progressons. En revanche, face aux récents événements et à la radicalisation des actes et paroles homophobes, il est de notre de devoir à tou·te·s de continuer dans cette dynamique et d'effectivement éviter de sombrer dans l'âge sombre de l'acceptation de l'autre. ■

FRANÇOISE NYSSEN ET ACTES SUD
UNE RÉUSSITE GUIDÉE PAR LE PLAISIR ET LA NÉCESSITÉ

Emmanuelle Babilaere

17 mai 2017. Surprise générale. Françoise Nyssen, présidente des éditions Actes Sud, est nommée ministre de la Culture par le président de la République. C'est la première éditrice à prendre la tête de ce ministère. Et la plus étonnée de cette nomination, c'est peut-être elle, qui n'avait rencontré Emmanuel Macron qu'une fois, à l'occasion du salon Livre Paris. Pour vous donner une idée des orientations que prendra son action, Maze a décidé de se pencher sur sa maison d'édition.

Actes Sud, une entreprise familiale

Tout commence en 1968, quand Hubert Nyssen, homme de lettres d'origine belge, crée avec un géographe L'Atelier de cartographie thématique et statistique (Actes). Dix ans plus tard, il souhaite diversifier son activité et lance la maison d'édition générale, Actes Sud. Sud. L'originalité tient dans ce choix, celui d'éditer dans le sud de la France et non à Paris. A ceux qui s'en étonnent et prédisent à Hubert Nyssen de nombreuses difficultés, celui-ci répond que sa maison d'édition se trouve bien rive gauche… du Rhône. Actes Sud ne se démarque pas seulement par sa ville, Arles, mais aussi par l'application de sa devise : plaisir et nécessité. Une devise que Françoise Nyssen fait sienne. La fille d'Hubert Nyssen rejoint Actes Sud dans les années 1980 et devient associée et présidente du directoire en 1987. Après la chimie et l'urbanisme, la voilà donc engagée dans un nouveau défi : faire prospérer l'entreprise familiale tout en respectant l'exigence et l'originalité de la maison d'édition et en protégeant son indépendance.

Des choix éditoriaux récompensés

Actes Sud devient rapidement une maison d'édition de premier plan. Parmi ses auteurs figurent notamment Paul Auster, Nancy Huston, Mathias Enard, Laurent Gaudé, Kamel Daoud et Svetlana Alexievitch. Ils ont obtenu des prix prestigieux, du Femina au Prix Nobel de littérature, en passant par le Médicis et le Goncourt. L'équipe d'Actes Sud a su miser sur des textes qui sont devenus des succès de librairie : entre autres la saga Millenium de Stieg Larsson en 2006 et, en 2015, Le charme discret de l'intestin de Giulia Enders. 2015, c'est aussi l'année de la publication de Demain, un nouveau monde en marche, dans la collection « Domaine du possible » lancée en 2011. Le livre Demain retrace l'aventure du film réalisé par Cyril Dion et Mélanie Laurent et dont le succès fut inattendu. L'engagement de la maison d'édition en faveur des initiatives durables correspond à la devise précédemment citée : plaisir et nécessité. Consciente de l'urgence à réagir, Actes Sud a créé avec le magazine Kaizen une nouvelle collection d'ouvrages, qui vient en complément du «Domaine du possible : «Je passe à l'acte».

De la lecture à l'action : zoom sur la collection « Je passe à l'acte »

Avec cette collection, Actes Sud et Kaizen font taire les préjugés qui veulent que la lecture soit une activité passive. Le lecteur, en plus de réfléchir (ce qui est déjà beaucoup), agit. Forts de cette confiance en la capacité qu'ont les livres de conduire au changement, Actes Sud et Kaizen accompagnent le lecteur vers l'action. Faciles à transporter grâce à leur format, les livres de la collection ont pour impératif d'être clairs et accessibles. Les thèmes abordés (faire la fête en respectant la planète, appliquer la méthode Montessori avec ses enfants, faire un potager en permaculture etc,.) sont développés en six parties : pourquoi – s'entourer – s'équiper – se lancer – tenir bon – et après. Lancée en mars 2017, la collection « Je passe à l'acte » est composée de six ouvrages, et devrait être complétée par de nouveaux titres en septembre prochain. Le but est de mettre en avant des initiatives citoyennes et de montrer que n'importe qui peut être acteur du changement.

Passer à l'acte, Françoise Nyssen l'a fait. En dirigeant Actes Sud, bien sûr, mais aussi en créant avec son mari, Jean-Paul Capitani, l'école Domaine du possible. Depuis septembre 2015, cette école installée à Arles accueille, de la maternelle au lycée, des élèves en difficulté que le système éducatif ne parvient pas à accompagner. Depuis, une centaine d'élèves a pu bénéficier des installations de cette école (dont une ferme et un lieu culturel de rencontres), qui leur permettent d'avoir un enseignement de qualité adapté au rythme de chacun.

Une réussite entrepreneuriale

Avec ses dix librairies (à Arles, Marseille, Calais et Paris), ses cinémas à Arles, et les maisons d'édition qu'elle a rachetées, Actes Sud a bien changé depuis sa création en 1978. Et pourtant, plaisir, nécessité, exigence et indépendance font toujours foi. Les dirigeants ont su développer l'entreprise tout en gardant la main sur la quasi totalité du capital. Et preuve, s'il en faut, que la maison d'édition indépendante joue bien dans la cour des grands : associée à Albin Michel, elle fut la principale concurrente de Gallimard pour le rachat de Flammarion.

À travers ce portrait de la maison d'édition Actes Sud, on devine quelles seront les grandes orientations de Françoise Nyssen au ministère de la Culture. Elle s'est par ailleurs exprimée sur la nécessité de lier culture et éducation et sur le rôle important que doit jouer son ministère dans la protection de l'environnement. Et bien sûr, faire vivre la culture hors de Paris sera aussi l'un de ses enjeux. Le programme est chargé, mais Françoise Nyssen a déjà prouvé qu'elle ne manquait pas d'énergie.


Pavillon Actes Sud au salon Livre Paris / ActuaLitté, CC BY SA 2.0



LETTRE OUVERTE AU GRAND JACQUES PRÉVERT

Littérature

À l'occasion du quarantième anniversaire de la mort de Jacques Prévert, une de nos journalistes adresse une lettre à l'un des plus grands poètes français.

Diane Lestage

Jacques Prévert à son bureau pendant le tournage de l'émission «Les Heures chaudes de Montparnasse» / Bernard Pascucci / INA



Cher Jacques,

Je me permets de vous appeler Jacques car ça va faire longtemps que l'on se connait tous les deux. Cette année cela fait quarante ans que vous nous avez quitté. Enfin je dis nous, mais en vérité nous ne nous sommes jamais rencontré et pour cause je suis née presque 100 ans après vous. Pourtant, pour moi vous serez toujours vivant et j'ai le sentiment que nous sommes comme de vieux amis. C'est sûrement dû au fait que depuis mes premiers jours, vos mots m'accompagnent.

La première fois que le nom de Prévert est venu à mes oreilles, j'étais comme tout le monde en maternelle. Et comme beaucoup d'enfants, le premier poème que j'ai appris par cœur c'était L'Hiver, la fin la plus triste d'une poésie d'enfant :

«Et d'un coup disparaît. / Ne laissant que sa pipe / Au milieu d'une flaque d'eau / Ne laissant que sa pipe/ Et puis son vieux chapeau.»

Quand j'ai parlé de vous à ma maman elle s'est mise à chanter un autre de vos poèmes d'école, «En sortant de l'école», (la version des Frères Jacques) je l'imaginais aussi petite que moi en train de fredonner ces paroles. Et j'avais envie de partir avec ces enfants faire le tour de la terre.

J'avais cinq ans, je venais à peine d'apprendre à lire et votre parole m'avait déjà touché. Paroles, justement le titre de ton meilleur recueil. Je me souviens j'avais sept ans et je l'avais trouvé dans la bibliothèque familiale, je l'ai volé discrètement et il ne m'a plus quitté. Il y a peu de temps j'ai retrouvé un cahier datant de cette époque, sur la première page l'inscription : «Cahier de poésie», à l'intérieur celles de Paroles recopiées dans leur intégralité. J'ai mesuré alors l'influence que vous aviez eu sur moi et qui m'a poussé alors que je n'avais pas encore dix ans à vouloir être écrivain et journaliste. C'est à ce moment-là que je me suis détaché de vos poèmes pour enfant pour m'intéresser à la manière dont vous écrivez, à votre façon de jouer avec les mots que j'ai retrouvé plus tard adolescente en lisant les textes de Boris Vian. J'étais fascinée par vos poésies les plus graves et le thème que vous abordiez : «Paster noster», «Déjeuner du matin», «Barbara», et les autres. Naturellement je ne comprenais pas tout mais j'appréciais déjà votre engagement.

J'avais toujours moins de dix ans, c'était la fin des années 1990, c'était l'époque des VHS, l'époque où on les achetait vierge et où on enregistrait les films qui passaient à la télévision dessus. Sur une de cassettes que mes parents avaient enregistré, je découvre le dessin animé de Paul Grimault, Le Roi et l'oiseau, au scénario et sans surprise ? Encore vous. Vos mots, toujours vos mots qui résonnent dans ce conte à la fois fantaisiste et politique. Pour la première fois, j'ai eu ce sentiment de devoir le partager avec tous les enfants que je connaissais, l'envie que tout le monde puisse le voir et pour cause ce film est comme vous, intemporel.

Et alors que vous ne restiez jamais très loin de moi, je grandissais et je vous étais un peu infidèle. Je suis revenue vers vous à l'adolescence alors que j'écoutais toujours vos mots en écoutant Les Feuilles mortes chanté par Montand : sa voix, votre texte et la sublime musique de votre compère, le grand compositeur Vladimir Cosma. De fil en aiguille, à cette même période, j'avais quinze ans et je m'intéressais aux classiques du cinéma français. Un film en particulier : Les Enfants du paradis de Marcel Carné, une autre révélation et toujours vous à l'écriture. Très vite ce film s'inscrit dans mon coeur, je le visionne sans cesse y captant chaque détail, chaque citation. Et notre histoire reprend son cours comme avant. Je reviens à vous grâce au cinéma en découvrant les autres films que vous avez écrit pour Marcel Carné. Peu importe, le support depuis toujours vos paroles sont les mêmes, on les reconnais entre toutes. Unique, éternel, engagé, surréaliste, populaire, génie du verbe. Cette année, cela fait quarante ans que vous nous avez quitté. Mais moi, jamais. ■

KARLIE KLOSS
DÉMONTRE L'IMPORTANCE DU « GIRL POWER »

Agathe Hugel

Vous l'avez peut-être connue égérie de Dior, Oscar de la Renta, Sonia Rykiel ou Victoria's Secret : Karlie Kloss n'est aujourd'hui plus tout à fait un mannequin comme les autres. Sans pour autant avoir abandonné sa carrière, qui a commencé alors qu'elle n'avait que treize ans, elle se lance désormais dans une bataille vouée à rendre aux jeunes filles l'importance et le pouvoir qui leur reviennent de droit dans le monde.

En y réfléchissant un petit peu, il paraît absurde qu'un mannequin de l'envergure de Karlie Kloss décide tout d'un coup de mettre sa carrière en pause afin de poursuivre des activités qui lui tiennent à cœur. Pourquoi s'arrêter dans une telle lancée ? Et surtout, pour se lancer dans des choses… de garçon. Karlie aime la science, les ordinateurs, et ne se cache pas de le montrer. Elle se déleste des préjugés genrés qui ordonnent les filles de jouer à la poupée, et les garçons aux voitures.

Si elle n'a jamais été vraiment comme ses collègues, puisqu'en plus de l'admirer pour son physique (le cœur de son métier), nous avons pu entendre sa voix, aujourd'hui elle exprime son individualité avec de plus en plus d'ardeur. Elle reprend l'université en 2015, et se lance dans le codage. Elle souhaite apprendre à parler le langage des ordinateurs, afin de mieux comprendre notre monde. La science la passionne également, et elle co-anime avec le fameux Bill Nye une émission scientifique aux Etats-Unis.

Redonner le pouvoir aux jeunes filles

Entrepreneur et philanthrope, elle souhaite avant tout redonner le pouvoir aux jeunes filles, un pouvoir qui leur est dû depuis longtemps, mais que la société ignore trop facilement. En dépassant les stéréotypes de genres, elle donne l'opportunité à des dizaines de jeunes filles aux États-Unis d'apprendre à coder, et de suivre des sources en informatique à la célèbre Flatiron School de New York, où elle a elle-même appris le code. Son programme, Kode with Klossy, est célébré pour sa diversité et son inclusion, de jeunes filles de tous les milieux ayant une ambition particulière tournée vers l'informatique.

Grâce à son influence, très forte dans le monde de la mode et également en ligne (elle est suivie sur Instagram par près de sept millions de personnes), Karlie fait partie de ces personnalités qui utilisent de leur célébrité à bon escient. En usant de son image pour promouvoir l'égalité entre les genres dans des domaines réservés « aux garçons », elle envoie le message que nombreuses attendent : vous aussi, vous pouvez le faire, aucune porte ne vous est fermée.

En plus d'actions bénéfiques et associatives pour les jeunes filles, elle délivre un message puissant aux nouvelles générations, qui grandissent de plus en plus avec les mannequins et les vidéastes, qui promeuvent des certains idéaux de beauté ou de minceur, et qui pour certaines, ne font qu'abaisser le standard au nom duquel les jeunes filles se jugent. Ce message est n'est pas nouveau, mais nécessaire : l'apparence physique ne fait pas tout, il est également important de valoriser d'autres compétences, et surtout de croire en soi et ses propres capacités. En un impératif : soyez vous-même et n'hésitez pas à dépasser les limites imposées par vous et la société ! Merci Karlie !

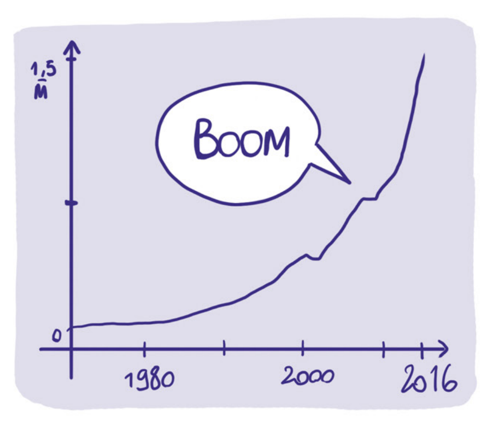
FlatironSchoolv



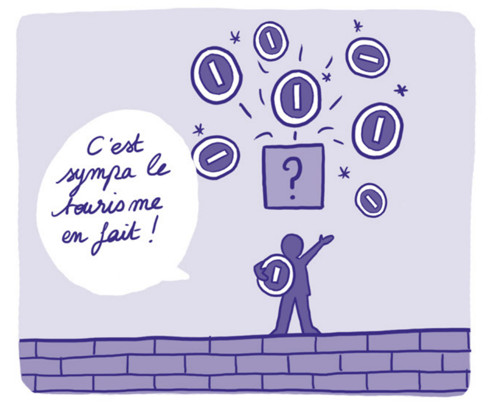
Le Tourisme en Islande vécu par les locaux



Vous avez tous des amis qui sont allés en Islande. Trois événements sont à l'origine de cet engouement planétaire : la crise de 2008, un volcan au nom imprononçable et l'Euro 2016.



Tout cela a engendré un véritable boom touristique. L'Islande est passée de 300.000 touristes en 2000 à environ 1.6 millions en 2016, pour seulement 330.000 habitants.



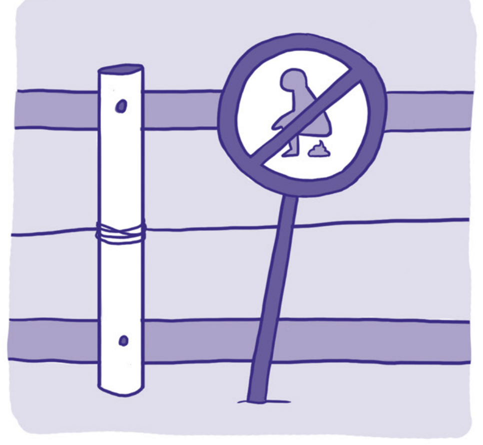
Cette situation a des avantages économiques évidents : l'industrie touristique a rapporté 3.2 milliards en 2015. Mais les locaux en ont une autre expérience.



La sur-fréquentation cause des dégradations. L'Islande n'a que deux sites protégés classés UNESCO et rien n'a encore vraiment été mis en place par le gouvernement question entretien.



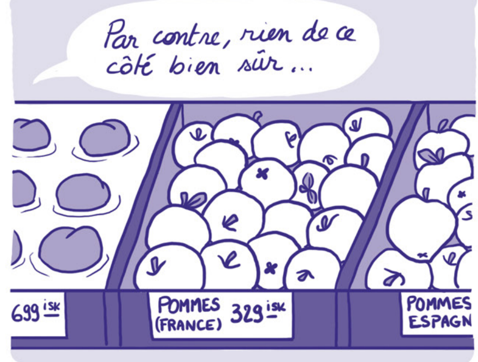
Question accueil non plus d'ailleurs. Les initiatives privées sont souvent aux dépens des sites touristiques.



D'ailleurs, les touritstes ne se gênent pas pour déféquer devant les propriétés privées. Ça vous semble aberrant ? Les islandais ont arrêté d'en rire il y a un moment.



Bien sûr, un tel regain dans l'économie du pays a eu des conséquences. La couronne islandaise a vu augmenter sa valeur de 25% en un an. Et sa croissance est bien plus rapide que prévu.



Mais suite à cela, contrairement à ce qu'il aurait dû se passer, les nombreux produits d'importation n'ont pas baissé de prix.



Les services eux, sont toujours plus chers, car les entreprises profitent de la demande largement majoritaire à l'offre. Mais les salaires ne semblent pas s'adapter.



Depuis 2010, les loyers ont augmenté de 50% et encore 30% d'augmentation sont prévus d'ici 2020. La petite capitale doit héberger des milliers de touristes et rien n'est conçu pour.



Les logements initialement prévus pour les islandais sont désormais sur AirBnb à des prix exorbitants.Les hôtels se construisent partout et remplacent les anciens bâtiments.



Résultat, les locaux sont poussés hors du centre-ville vers les banlieues pauvres en activités et les jeunes islandais vivent chez leurs parents bien plus longtemps que leurs voisins scandinaves.



Les habitudes et les mentalités changent. Les lieux de vie en communauté sont submergés. Beaucoup s'inquiètent pour la langue islandaise quand tout le monde se doit de parler anglais.



La sécurité est aussi centrale dans un pays à la criminalité quasi-inexistante (1,8 homicides par an), surtout depuis le meurtre en janvier 2017 d'une islandaise impliquant deux groenlandais.



Et si la grande majorité des islandais restent sympathiques envers les touristes, tout ceci entraîne une augmentation de la xénophobie au sein du pays.



Mais tout n'est pas noir. Le tourisme crée de l'emploi et dynamise les espaces ruraux. De plus en plus de gens choisissent de rester en campagne alors que la tendance était à la désertification.



L'islande enregistre aujourd'hui son taux de chômage le plus bas depuis 2007, avec 1.7% contre 9.6% en 2010.



Finalement, face au tourisme de masse, souhaitons aux islandais de trouver un équilibre dans cette nouvelle page de leur histoire !

Emikaa. Pour Maze



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Thomas Dufraine

Pôle communication
Chloé Fougerais
Éléonore Saumier
Estelle Meulet
Marion Bothorel
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Diane Lestage, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Myriam Bernet, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Anaïs Alle
Eloïse Bouré
Emma Henning
Johanne Lautridou
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi

Rédaction
Agathe Hugel | Albane Akoun | Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alice Mugnier
Alix L'hospital | Amélie Lequeux | Anaëlle Féret | Anaïs Alle | Anthony Blanc | Antoine Demière
Ariel Ponsot | Arthur Martineaud | Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Camille Poirier
Cassandre Tarvic | Céline Quintin | Cécile Truy | Charlotte Gaire | Charlotte Jouhanneau
Chloé Fougerais | Clélia Dehon | Clémence Thiard | Clément Delalande | Cléo Schwindenhammer
Dearbhla O'Hanlon | Diane Lestage | Dorian le Sénéchal | Eléna Koch | Eléonore Saumier
Eloïse Bouré | Eloïse Prével | Emma Henning | Emma Schler | Enora Héreus | Florent Norcereau
Florian Salabert | François Leclinche | Frédérique Patry | Guillaume André | Hortense Raynal
Jason Stum | Johanne Lautridou | Julia Prioult | Julie Hay | Julie Vrignaud | Juliette Krawiec
Justine Madiot | Laura Dulieu | Lauranne Wintersheim | Laurie Bonneau | Lisa Boquen | Lisa Tigri
Lisette Lourdin | Lisha Pu | Lola Fontanié | Louise des Places | Ludovic Hadjeras | Maëlle Nédélec
Manon Vercouter | Marine Roux | Marine Serre | Marion Bothorel | Marion Collot | Marion Danzé
Marion Zitoli | Marius Gaches | Mathieu Champalaune | Nicolas Renaud | Nicolas Fayeulle
Noa Coupey | Noémie Villard | Pauline Lorcy | Roxane Thébaud | Sarah Francesconi
Thomas Dufraine | Thomas Philippe | Victor Demenge | Victor Jayet-Besnard | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme
Christelle Perrin | Solène Lautridou

Illustration
Victoria Stampfer | Cléo Schwindenhammer | Emeline Cardinet



CHAMPS-ÉLYSÉES
Film Festival

15-22 Juin 2017

42e PALÉO FESTIVAL NYON



